

FLAUBERT D'APRÈS SA NOUVELLE CORRESPONDANCE

En 1954, on a publié, rassemblées en quatre volumes, les douze cent soixante dix-huit nouvelles lettres de Gustave Flaubert. Elles constituent un supplément à la correspondance publiée dans les neuf tomes de la seconde édition Conard, dont le premier a paru en 1926 et le dernier en 1933.

Le grand nombre des lettres que la nouvelle correspondance présente étaient déjà publiées parfois isolément dans les périodiques où elles demeurent disséminées, parfois dans des recueils collectifs ou des monographies. De nombreux fragments de lettres ont été reproduits dans les catalogues des marchands d'autographes. Mais toutes ces publications étaient d'un accès difficile, et à part quelques flaubertistes le grand public les ignorait complètement. D'autre part le grand nombre des lettres se trouvaient jusqu'ici chez des particuliers. Il devenait donc nécessaire de faire l'inventaire de ces lettres qui risquaient de se perdre.

Cette édition résulte d'un travail collectif: de celui de René Dumesnil, de Jean Pommier et de Claude Digeon. Ces éminents flaubertistes étaient aidés par d'autres qui tantôt leur remettaient des lettres inédites, tantôt leur fournissaient des renseignements nécessaires aux annotations. Ainsi Amaury Raoul-Duval a-t-il fourni les lettres écrites à son père, Raoul-Duval. Melchior Bonnel a bien voulu présenter la copie des lettres adressées à Taine. Jacques Bardoux a communiqué les lettres adressées à son père, Agénor Bardoux. A Mmes H. Psichari et à C. Sioban on doit les lettres à Renan qui sont en leur possession. Gérard Gailly a ouvert sa très bonne collection des lettres inédites à Tourgueneff. P. Maqueron a permis d'utiliser son dossier des lettres envoyées aux Baudry. D'Angleterre Miss C. B. West a envoyé les photocopies des lettres à Henriette Collier qu'elle a eu le mérite de découvrir. On a aussi fait recours aux bibliothèques de France, notamment

à celle du Muséum d'Histoire naturelle de Rouen et à celle de Spoelberch de Lovenjoul, à Chantilly. A ce fonds appartiennent les lettres de Flaubert à Ernest Chevalier, à A. Le Poittevin, à L. Bouilhet, aux Cloquet, à G. Sand, à Mme Roger des Genettes, à Ernest et Jules Duplan. A ce fonds ont été aussi léguées les lettres à Caroline Commanville et à Ernest Commanville.

En principe, les éditeurs ne voulaient pas republier les lettres déjà recueillies dans la correspondance de 1926—1933. Il y en a pourtant qui se répètent. Comme leur texte, dans l'édition précédente était incomplet ou altéré et leur importance très grande, on a pris soin de les rééditer. C'est le cas d'une lettre adressée à Taine, c'est le cas également d'une lettre envoyée à Maxime Du Camp, à Louis Bouilhet et à Frédéric Baudry. Ces republications sont d'ailleurs peu nombreuses.

Le trait principal des lettres récemment recueillies est de se rapporter aux dernières années de la vie de Flaubert. Les amis auxquels elles s'adressent, ce sont les amis de la vieillesse de l'écrivain. Elles racontent donc l'histoire de l'amitié avec Tourgueneff, amitié, dont les liens ne se resserrent qu'en 1871. Elles nous révèlent l'amitié de Laporte qui ne se noua qu'après la mort de Jules Duplan, c'est-à-dire en 1870. Elles parlent enfin, avec détails, de la ruine de Commanville et du chagrin que l'écrivain en a ressenti.

Il en résulte que le premier tome de la nouvelle correspondance embrasse les années 1830—1863 de la vie de Flaubert et correspond à peu près aux quatre premiers tomes de l'ancienne correspondance, le deuxième tome embrasse les années 1864—1871 et correspond au cinquième et sixième tomes, tandis que le troisième — au septième, et le quatrième — au huitième. Ainsi les lettres concernant la dernière période de la vie de l'écrivain, se sont doublées grâce à l'édition récente.

Le but de cette étude est d'examiner, en confrontant les deux correspondances, si la correspondance réunie récemment apporte de nouveaux matériaux pour la connaissance de Flaubert. La lecture attentive des deux correspondances, permet de donner une réponse affirmative. Sans doute la figure de l'écrivain, telle que nous l'avons connue d'après les lettres déjà publiées ne peut pas

être modifiée dans ses traits essentiels. Mais les 1268 lettres réunies en 1954, fournissent bien des détails de grande importance sur la vie de Flaubert.

L'intérêt présenté par la nouvelle correspondance est triple. Tout d'abord elle explique certains faits dans la vie de Flaubert restés jusqu'ici dans l'ombre, elle apporte des explications aux questions restés jusqu'ici sans réponse. Tel est le cas, par exemple, de la rupture avec Mlle Amélie Bosquet.

Le rôle du second groupe de lettres est celui d'un complément. Il y avait des lacunes, on le sait bien, dans l'histoire de la vie de Flaubert. L'ancienne correspondance, malgré le grand nombre des lettres ne pouvait les combler. Ainsi, d'après la correspondance de 1926—1933, était-il bien difficile d'avoir une idée exacte des relations qui unissaient Flaubert à Tourgueneff, à Duplan. Avec Laporte, avec Raoul-Duval, avec Bardoux, avec Mme Brainne le cas était encore moins clair. C'est grâce à la nouvelle, correspondance qu'on peut faire revivre, en pleine lumière, l'amitié de l'auteur de *Madame Bovary* avec ces amis, qui étaient tous les plus fidèles et les plus dévoués compagnons de sa vieillesse.

Il y a enfin le troisième groupe des lettres dont l'importance consiste à rectifier certaines conclusions sur la vie de Flaubert. Bien qu'elles concernent les faits secondaires de la vie de l'écrivain, elles contribuent beaucoup à placer sous sa vraie lumière la figure du grand homme.

Ces documents nouveaux permettent donc de nombreux recoupements impossibles jusqu'ici, ce qui n'est pas sans conséquence. Il en est ainsi, en premier lieu, des lettres de Flaubert à sa famille.

Le recueil de lettres adressées par Flaubert à sa famille s'enrichit, grâce à l'édition récemment publiée, d'une façon considérable. Elle ajoute les lettres à sa soeur, à sa mère, à sa nièce. Mais ce qui mérite d'être souligné, c'est que ces membres de famille de Flaubert, qui étaient omis dans l'édition précédente, trouvent leur place ici. Ainsi la nouvelle correspondance s'ouvre-t-elle par une lettre à la grand'mère, lettre peu importante qui n'est qu'un simple souhait d'une nouvelle année, mais comme elle est datée du 1-er janvier 1830, son importance consiste à être la première

lettre de Flaubert et non celle qui fut écrite à Chevalier comme on le croyait jusqu'à présent.

Dans les dix-huit lettres à sa soeur Caroline, que la publication récente nous présente Flaubert parle un peu de tout. La lettre datée du 29 août 1840 raconte en détail son voyage dans les Pyrénées entrepris avec le docteur Cloquet. L'impression qu'a faite sur l'écrivain Bayonne et ses environs en est le sujet principal.

Il y a aussi les lettres qui annoncent la maladie de Flaubert. Le 23 mai 1843 il se plaint à sa soeur d'être très las, il avoue le grand besoin de dormir, puisqu'il se sent fatigué même après le réveil. Deux mois après, il se plaint d'une névralgie atroce. Ses dents entièrement saines lui donnaient d'affreuses douleurs. Mais dans ce groupe de 18 lettres, il y en a trois qui sont vraiment intéressantes. Elles expliquent la cause pour laquelle Flaubert, étudiant en droit, n'a pas passé son examen de première année. Il aurait, selon Dumesnil, renoncé à cet examen et serait parti pour Trouville¹. Pourquoi? La question restait sans réponse. Ce n'est que la nouvelle correspondance qui en donne une. Le 21 juillet 1842, Flaubert écrit à sa soeur: „il se pourrait bien que j'aïlle vous retrouver d'ici à quelques jours. Voici comment: on a jusqu'au 28 pour consigner, or on ne peut consigner que sur la présence d'un certificat d'assiduité délivré par le crétin dont on est censé avoir suivi les cours. M. Oudot, mon professeur de Code Civil, ne vous le délivre que lorsqu'on lui a présenté des Cahiers des notes prises à ses leçons et qu'il les a examinées attentivement. J'ai fait jusqu'ici les cent coups pour m'en procurer. Mais c'est assez difficile, pourtant, je lui en offrirai de tels quels. Si donc il s'aperçoit qu'ils ne sont pas de moi, ou que je ne puisse en avoir de confortables, mon examen va se trouver rejeté au mois de novembre ou décembre“². Les notes présentées par Flaubert ne pouvaient, sans doute, satisfaire le professeur Oudot et l'examen dut être différé jusqu'à l'automne.

Les lettres de Flaubert à sa mère tiennent un peu plus de place. La plupart (dix-huit) sont datées du temps de son voyage en Orient.

¹ René Dumesnil, *Gustave Flaubert*, Paris 1947, p. 98.

² Gustave Flaubert, *Correspondance*, Paris 1954, t. I, p. 12-13. (Corr.).

Leur intérêt n'est pas moindre que celui des lettres envoyées à sa soeur. Elles confirment, en premier lieu, la tendresse que Gustave a eue pour sa mère. Mais cette tendresse, la plus grande de sa vie, n'empêchait pas les petites brouilles arrivées de temps en temps entre la mère et le fils. La lettre datée du mois de juillet 1848 en parle d'une façon nette. Nous y lisons: „J'ai été bien sot et bien égoïste hier, pardon, pardon, tout cela te fait trop de peine, je le sais bien. Mais si tu savais comme je souffre en ces moments-là, comme le coeur me bat, je te jure que je serai plus sage à l'avenir. Tu vois que je ne suis par fier, que je reconnais mes torts; je ne suis pas un homme fort tant s'en faut, la faute en est à mes maudits nerfs et puis on ne fait pas le métier que je fais sans s'en ressentir, on n'est pas toute la journée à se battre les flancs pour exciter sa sensibilité sans finir par en avoir une trop fine“³.

Sans doute, la faute en était, en grande partie, à ses nerfs. Mais la cause plus fréquente c'était la question d'argent. Dumesnil a eu bien raison d'écrire de la mère de Flaubert qu'elle sut écarter de l'écrivain jusqu'aux moindres soucis matériels⁴). Mais elle contrôlait rigoureusement ses dépenses et elle lui adressait de durs reproches qu'il dépensait trop. Elle refusait de payer ses dettes. Alors il fallait l'intervention des amis pour convaincre la vieille dame de payer les dettes et de la persuader que son fils ne se livrait pas à la débauche. La lettre à Frédéric Fovard de mars 1865 en parle d'une façon nette. On y lit: „J'ai reçu ce matin une lettre de ma mère où elle me dit qu'elle n'entend pas parler de toi. Traduisez: qu'elle ne t'entend pas parler. Elle ajoute ceci: „C'est sans doute qu'il n'y a rien de pressé dans les affaires“. Je te prie de la détromper. Rien ne m'embête plus que d'être dans la position où je me trouve. Fais ce que tu jugeras convenable, pourvu que j'aie le plus promptement possible quelques effigies du monarque afin de pouvoir: 1. payer mes dettes, 2. vivre tranquille quelque temps, sans songer à ce bougre d'argent“⁵.

³ *Corr.*, t. I, p. 66.

⁴ René Dumesnil, *op. cit.* p. 37.

⁵ *Corr.*, t. II, p. 23.

Le souci d'éviter les brouilles avec sa mère et de lui cacher le vrai état de ses affaires se fait voir également dans les lettres adressées à sa nièce Caroline et à son neveu Commanville. Le 24 avril 1867, Flaubert écrit à sa nièce: „Je suis présentement à sec et n'ose le dire à ta bonne maman; Tu sais que ces affaires-là l'aigrissent et la tourmentent. Bref, arrange-toi, mon Loulou, pour qu'on m'envoie quelques centaines de francs”⁶. La même inquiétude se répète dans la lettre écrite un mois après, à Ernest Commanville. Flaubert lui demande de garder son petit capital provenant de la vente de la ferme de Courtavent et de lui apporter ou d'envoyer cinq mille francs pour payer ses dettes, mais il ne manque pas d'ajouter: „Et bien entendu ne dites pas cela à ma mère. Elle s'imaginerait que je me ruine et ça la désolerait, il est inutile de la tourmenter”⁷.

Dans bien des lettres de Flaubert à sa mère, il est question d'Emile Hamard et de la petite Caroline.

Hamard, condisciple et ami de Flaubert, son beau-frère par son mariage avec Caroline, devint fou après la mort de sa femme. Tandis que l'ancienne correspondance ne fait que mentionner cet événement dans une lettre adressée à Louise Colet,⁸ les lettres publiées récemment en parlent avec détails: Emile Hamard devenu fou annonça subitement l'intention de se faire comédien et de débiter aux Français. Dans quatre mois il a dissipé 30.000 francs, sans compter son argenterie. Sa famille a voulu le faire enfermer et son oncle Hamard a demandé son interdiction⁹. Entre temps Emile revenait à Croisset pour reprendre sa fille, élevée par sa grand'mère. Vu son état, Mme Flaubert s'est dépêchée de cacher la petite Caroline à Forges. Les aventures se répétant, Flaubert a conseillé à sa mère de retirer à Hamard la tutelle de son enfant.¹⁰ Ces aventures traînaient plusieurs années. En 1855 Flaubert avoue

⁶ *Corr.*, t. II, p. 107.

⁷ *Corr.*, t. II, p. 113.

⁸ *Corr.*, t. II, p. 13.

⁹ *Corr.*, t. I, p. 90.

¹⁰ *Corr.*, t. I, p. 90.

à Louis Bouilhet: „Ma mère est d'une humeur de dogue, par suite des embêtements-Hamard“¹¹.

Les lettres à Mme Flaubert recueillies et publiées en 1954 permettent, en outre, une petite rectification. Cette rectification concerne un fait tout secondaire, mais tout de même utile à celui qui voudrait étudier l'histoire du voyage de Flaubert en Orient. En traçant l'itinéraire de Flaubert et de Maxime Du Camp Dumesnil écrit: „Par Naples où Mme Flaubert les rejoignit, ils atteignirent Rome, y séjournèrent en avril, revinrent par Florence“¹². Cependant à la lumière de la nouvelle correspondance, la vérité est tout autre. Mme Flaubert ne rejoignit son fils qu'à Rome. Son premier projet, il est vrai, était d'aller à Naples pour y rencontrer les voyageurs. Malheureusement ses préparatifs ont duré plus longtemps que le séjour de Gustave à Naples. Sur le point de quitter Naples Flaubert lui adresse alors cette lettre: „Nous partons pour Rome après-demain matin jeudi; ... Nous quittons donc Naples, Maxime avec assez de tristesse, c'est pour lui la fin de son voyage, notre séparation, Paris qui revient, avec tous ses ennuis, avec toutes ses misères et ses âcretés. Pour moi, je ne suis pas fâché de m'en aller. J'ai grande envie d'être à Rome, et puis à Rome je t'attendrai“¹³. La lettre suivante de Flaubert, adressée à sa mère, est datée du 29 mars et envoyée déjà de Rome, tandis que Mme Flaubert ne devait quitter Croisset que le 10 avril.

La nouvelle correspondance présente l'unique lettre de Flaubert à son père. Cette lettre est du temps de son séjour à Paris où il fréquentait la Sorbonne. Bien que ce ne soit qu'un simple remerciement pour les 300 francs que son père lui avait envoyés, on y ressent sous le badinage l'accent amical, l'amour profond. Il y a là une autre lettre adressée à Alfred le Poittevin, mais il y est également question de son père: On y apprend, l'état de santé d'Achille-Cléophas Flaubert après son opération. A en croire Gustave, rien n'annonçait la mort prochaine de son père. „Nous allons

¹¹ *Corr.*, t. I, p. 193.

¹³ *René Dumesnil op. cit.* p. 137.

¹² *Corr.*, t. I, p. 134.

mieux depuis dimanche écrit-il à son ami, plus de fièvre; la suppuration s'arrête, et il est presque certain qu'il ne se reforme pas de foyer dans la cuisse¹⁴.

La correspondance récemment publiée insiste beaucoup plus que la précédente sur les ennuis causés par la mort du père de l'écrivain.

Le docteur Flaubert à peine mort, une lutte acharnée se livra autour de sa succession qu'il voulait destiner à son fils Achille. Mais la candidature d'Achille avait suscité une opposition très vive. C'était l'oeuvre du docteur Leudet, chirurgien-adjoint, qu'un différend avait, dès 1834, opposé au docteur Achille-Cléophas Flaubert, chirurgien en chef. Le docteur Flaubert remporta la victoire, mais le docteur Emile Leudet se trouva, depuis ce jour-là, en froid avec lui. Après la mort du docteur Achille-Cléophas, Leudet demanda sa succession. La lutte s'engagea. Les amis d'Achille-Cléophas Flaubert accoururent pour défendre les droits de son fils. Gustave mit, lui aussi, son énergie au service de son frère. C'est ainsi qu'il décrit son rôle dans cette affaire-là: „Mais j'ai pris la haute main des affaires, j'ai été à Paris deux fois et j'ai si bien fait que jusqu'à présent rien ne doit nous faire douter qu'il ne succède en tout et pour tout à son père¹⁵. Malgré l'espoir de Gustave, Achille ne succéda pas à son père. La lutte livrée autour de la succession se termina par un partage¹⁶.

Les lettres nouvellement publiées remettent aussi à leur vraie place les relations de Flaubert avec son frère Achille. L'opinion généralement admise est que les relations entre deux frères étaient nulles, que les deux hommes n'étaient point amis. Dumes

¹⁴ *Corr.*, t. I, p. 52.

¹⁵ *Corr.*, p. 55.

¹⁶ Le docteur Emile Leudet, alors chirurgien adjoint de la 2^e division de l'Hotel-Dieu, en devint chirurgien chef, et Achille Flaubert reçut la même charge dans la 1- ère division, où il exerçait du vivant de son père, au titre de chirurgien adjoint. Le cours de chirurgie externe professé par le docteur Achille-Cléophas Flaubert fut, lui aussi, partagé entre les deux rivaux: Achille Flaubert étant chargé de l'enseignement pendant le second semestre, Emile Leudet pendant le premier, avec charge exclusive du cours de clinique d'accouchement.

nil écrit: „Son frère aîné Achille, de neuf ans plus âgé, ne paraît pas tenir beaucoup plus de place dans la vie de Gustave enfant qu'il n'en garde plus tard. On ne trouve pas même mention de son nom dans les lettres que le futur écrivain adresse à ses camarades“¹⁷. Cela était à peu près juste d'après l'ancienne correspondance, mais ne l'est plus à la lumière de la nouvelle. Elle fait souvent mention, à différentes occasions du docteur Achille.

Il est vrai que le côté bourgeois d'Achille éloignait de lui l'auteur de Salammbô. Mais le sentiment de famille était assez fort pour rapprocher les deux frères. Quand Achille était gravement malade, Gustave s'en inquiète beaucoup. „Je suis très inquiet de la santé de mon frère, écrit-il à Frédéric Baudry, et je m'aperçois que la voix du sang n'est pas une blague“¹⁸. Cette voix du sang était assez forte pour parler aussi dans d'autres situations. Complètement ruiné et sans ressources, Flaubert s'adresse à son frère. C'est à lui, avant tout, et non à l'état qu'il veut demander pension¹⁹. Et Achille lui accorda la pension demandée²⁰. Cette pension promise n'a été, semble-t-il, jamais payée: Achille atteint de ramollissement du cerveau a oublié, paraît-il, ce qu'il a promis. Il est vrai se passent dans l'inquiétude la plus affreuse. Enfin, au mois d'août, on voit bien que la ruine est inévitable. Commanville est complètement ruiné et Flaubert l'est aux trois quarts. Voilà comment. Lui, qui avait horreur des affaires, pour s'en

¹⁷ René Dumesnil, op. cit. p. 59.

¹⁸ *Corr.*, t. IV, p. 236.

¹⁹ Le 1-er mars 1879 Flaubert écrit à sa nièce: „Je vivrai ici, seul, et pauvrement avec ce que je pourrai gagner, avec ce que vous pourrez m'envoyer, et, si besoin est, avec une petite pension que je réclamerai de mon frère. Il ne pourra me la refuser, J'espère. Ça m'humiliera beaucoup de la lui demander, mais j'aime mieux être secouru par lui que par le public“, *Corr.* t. IV, p. 176. Le 9 mars Flaubert est bien décidé à demander une pension à son frère. Il écrit à Guy de Maupassant: „...dès que mon frère sera revenu de Nice, je lui demanderai l'équivalent de cette pension. Lui, sa fille, et son petit fils qui va être majeur possèdent à eux trois environ cent mille (francs) de rentes. Ils peuvent bien m'en faire cinq“, *Corr.* t. IV, p. 188.

²⁰ Flaubert écrit à Laporte: „Mon frère m'a accordé tout de suite ce que je lui demandais. Il me l'a même proposé“ *Corr.* t. IV, p. 232.

débarrasser, confia ses capitaux à son neveu. La ruine de son neveu devenait donc en même temps la sienne. Au surplus, pour sauver les Commanville de la faillite, il a vendu pour deux cent mille francs sa ferme de Deauville „le dernier lopin de terre“ comme il écrit à Tourgueneff et à George Sand²¹. Il a acheté à un des créanciers de son neveu qui voulaient causer sa faillite, une créance qui devait, après la liquidation, lui redonner à peu près ce qu'il a risqué²². En même temps, dans la même intention d'empêcher la faillite des Commanville, il demande à ses amis Raoul-Duval et Laporte, de garantir sa nièce, chacun de 25.000 francs. Ceux-ci, poussés par l'amitié, rendent sans hésitation ce service aux Commanville. Flaubert tout reconnaissant du service rendu remercie ses amis et, pour rétablir ses forces bien ruinées, va à Concarneau. Là, peu à peu, il en revient, mais sa bonne humeur l'abandonne pour toujours. L'avenir l'inquiète. Il écrit à George Sand: „Mon neveu a mangé la moitié de ma petite fortune. Pour l'empêcher de la faillite, j'ai compromis tout le reste, et je ne sais pas maintenant comment je vais vivre“²³. Ce qui l'aide à supporter toutes les misères de ces tristes jours c'est l'espoir que les affaires des Commanville vont remonter. Car telle est l'illusion d'Ernest Commanville, dont il veut convaincre son oncle. Les années 1876 et 1877 semblent être vraiment beaucoup plus tranquilles. Commanville travaille à remonter sa fortune; pour l'aider, Flaubert profite de ses connaissances et lui cherche des souscripteurs. Il s'adresse, tour à tour, à Raoul-Duval, à Mme Roger des Genettes, à Mme Husson, à Mme Pelouse. La somme nécessaire tout de même est difficile à trouver. L'espoir de raccomoder la fortune des Commanville est ébranlé. Flaubert s'en rend compte si bien qu'il écrit le 10 novembre 1878 à Tourgueneff: „Mon existence d'ailleurs n'est pas drôle. Les affaires ne se raccomodent point, au contraire“²⁴. La situation de Commanville empire à tel point que le 10 décembre 1878 a lieu la vente de sa scierie. Tout l'espoir de retrouver

²¹ *Corr.*, t. III, p. 202, 203.

²² *Corr.*, p. 220.

²³ *Corr.*, p. 214.

²⁴ *Corr.*, t. IV, p. 131.

sa fortune est absolument perdu pour Flaubert. Lui, le plus fort créancier ne devait rien toucher bien que la vente de la scierie ait rapporté plus de deux cent mille, car il n'avait aucune garantie. En même temps une autre idée le poursuit: pourra-t-on payer les amis? „Enfin, pauvre fille, écrit-il à sa nièce, il faudra, coûte que coûte, payer les amis: j'ai tout sacrifié pour éviter la faillite. Mais n'importe: Nous ne devons plus duper ceux qui, à cause de nous deux (toi et moi), ont cru à des promesses, qu'on ne tiendrait point“²⁵. La même inquiétude de payer les amis se répète dans la lettre du 9 mars et celle du 25 mars 1879. Il s'agit, avant tout, de payer Raoul-Duval et Laporte. Malheureusement on va le voir, c'est cette affaire de garantie qui sera la cause de la brouille de Flaubert avec Laporte.

La situation de Flaubert, pendant toutes ces années de la faillite des Commanville, est déplorable. Et pour cause: il est non seulement complètement ruiné, mais il est toujours poursuivi par les créanciers des Commanville, il doit prendre de nouveaux engagements. Dans la lettre datée du 9 mars 1879 il se plaint à sa nièce: „Tous les mois, vais-je être obligé de prendre encore des engagements envers Faucon? ne lui ai-je pas donné assez, mon Dieu, quel gouffre, toujours des signatures, auxquelles je ne comprends goutte“²⁶. Les premiers jours de juin 1879, Faucon s'adresse de nouveau à Flaubert et lui demande une nouvelle garantie. Mais Faucon n'est pas l'unique à demander des garanties. Le 3 février 1880 l'écrivain écrit à Caroline Commanville: „Voici le billet doux qui m'a réveillé. Où ça s'arrêtera-t-il? Quand finira cette dévastation pécuniaire et morale?“²⁷ Vers le 30 mars un certain Legendre demande à Flaubert, en le menaçant, de lui payer 50,000 francs. Et de nouveau Flaubert renvoie à sa nièce cette lettre en lui écrivant: „J'ignorais absolument que j'eusse emprunté 50.000 francs. Qui est-ce M. Legendre“²⁸. Enfin ce qui l'a plongé dans

²⁵ *Corr.*, p. 179.

²⁶ *Corr.*, p. 186.

²⁷ *Corr.*, t. IV, p. 309.

²⁸ *Corr.*, t. IV, p. 323.

le désespoir c'est que quelqu'un a fait arrêt sur les appointements de son jardinier.

La gêne et les attaques des créanciers voilà le tableau complet de la situation de Flaubert dans les années 1875—1880. Après la ruine des Commanville, il reste le plus souvent sans le sou. Malgré les promesses, Commanville ne lui envoie rien ou à peu près rien. Le 1-er février 1877 le romancier se plaint à sa nièce: „De plus, je ne sais comment je pourrais partir samedi, faute d'argent. Je ne doute pas qu'il eût ces jours derniers la ferme intention de m'expédier ce que je lui avais demandé, mais pourquoi promettre sans être certain de pouvoir tenir? cela va-t-il continuer de la sorte à Paris? Cet hiver, j'ai passé plusieurs semaines sans avoir le moyen de prendre le bateau de Bouille, si j'en avais eu besoin. J'en ai assez“²⁹. Ces plaintes, d'ailleurs restent sans résultat. En avril 1879, il est contraint de prendre la somme destinée à payer la souscription Bouilhet pour payer sa cuisinière. Le 6 mars 1879, il ne peut même pas payer 20 francs à son domestique Varin. Il demande, en vain, cette somme à sa nièce. „Je regrette bien, écrit-il, que tu ne puisses donner pour moi 20 francs à Varin“³⁰. Dans la même lettre il avoue que son départ pour Paris est nécessaire, mais il n'a pas de quoi payer son voyage ni où coucher à Paris³¹.

Il ne semble pas, ce qui est très pénible, que les Commanville soient reconnaissants à Flaubert pour tant de sacrifices. Au contraire, on lui reproche ses plaintes. On le voit bien, d'après la lettre du 15 septembre 1878, où échappe à Flaubert une telle phrase: „Si Ernest continue à ne me rien donner du tout, comme il fait depuis deux ans, je ne sais pas comment je pourrai passer trois mois à Paris, cet hiver? et tu me trouves injuste quand il m'échappe un léger murmure“³². Les dépenses de l'écrivain étaient contrô-

²⁹ *Corr.*, t. III, p. 313.

³⁰ *Corr.*, t. IV., p. 226.

³¹ Flaubert, par économie, a abandonné son logement de la rue Murillo. Tout d'abord on lui a réservé une chambre chez les Commanville. Mais enfin il n'y put compter que sur un petit coin où il ne pouvait ni travailler ni recevoir ses amis.

³² *Corr.*, t. IV, p. 116.

lées par Caroline. On trouvait qu'il dépensait trop. C'est pourquoi il devait cacher ses dépenses et ses revenus. A ce point la plus significative est la lettre (surtout les mots entre parenthèses) adressée à Guy de Maupassant où Flaubert consent à accepter la pension de 3.000 francs à condition de garder le secret³³.

Il est aussi bien sûr que les Commanville dissimulaient à Flaubert la vérité. Il ne savait pas, au vrai, quel était le chiffre des dettes, quels étaient les créanciers. Cela se fait voir au moment de la vente de la scierie. Comme la fabrique était estimée pour cinq cent mille francs et comme il n'y avait plus de deux mille d'hypothèques, il se demande donc pourquoi lui, le plus fort créancier ne doit rien toucher. Tout d'abord il s'y perd. Bientôt il commence à comprendre que tantôt on lui cache la vérité³⁴ tantôt les projets et les calculs d'Ernest Commanville ne sont qu'une fantaisie. Quand on lui promet depuis quelques années et pour la vingtième fois, mais toujours en vain de rétablir la fortune, il n'y croit plus³⁵.

La gêne extrême que Flaubert a éprouvée depuis quelques années, peu de confiance en l'aide de Commanville font que, malgré une répugnance invincible à remplir une place du gouvernement quelle qu'elle soit, il pense sérieusement à chercher une place. Même ici, ce qu'on voit bien à la lumière de la nouvelle correspondance, aucune amertume ne lui était épargnée. En 1875, espérant que les affaires des Commanville vont se raccomoder, il refuse la pension que son ami Bardoux lui a proposée. Mais dès 1879, ce problème devient sérieux pour lui. Ses amis de Paris travaillent pour lui, en cherchant de lui trouver une place convenable. Taine demande pour lui la place de Sacy à la Maza-

³³ „Quand je dis secret, écrit-il, j'entends que mes amis même les plus intimes (compris les Commanville) l'ignorent. Je me réserve de le divulguer à qui bon me semblera“, *Corr.* t. IV, p. 189.

³⁴ „Ce qui était estimé cinq cent mille francs n'en rapportera donc pas plus de deux? Je m'y perds. On ne m'a donc pas dit la vérité“, *Corr.* t. IV, s. 186.

³⁵ Flaubert écrit à sa nièce: „Il va sans dire que la nouvelle d'un re-espoir du côté de ton mari m'a enchanté, mais il a une telle faculté d'illusion“. *Corr.*, t. III, p. 313.

rine. Flaubert refuse. Le logement à Paris le tente, lui qui n'avait qu'un coin chez sa nièce, mais les trois mille francs qu'il va recevoir, il les juge insuffisants pour vivre à Paris. Le 3 février Torgueneff arrive à Creisset dans le dessein d'obtenir de Flaubert qu'il accepte la succession de Sacy que Gambetta lui offrait sur son intervention et celle de Mme Adam. Cette fois Flaubert convaincu par Torgueneff accepte³⁶. Mais quand il prend envie de cette place dont l'idée seule l'indignait tout d'abord, et quand il la désire bien, il reçoit le télégramme de Torgueneff qui lui annonce le refus définitif. Ce refus fut non seulement la cause d'une grande déception, mais il faillit le brouiller avec Baudry qui, grâce à la protection de son beau-père reçut cette place pour lui. Pendant quelques jours Flaubert lui gardait rancune d'avoir sollicité cette place. Comme il était son ami et comme il connaissait ses démarches pour obtenir cette place à la Mazarine, il aurait dû lui laisser le champ libre telle était l'opinion de Flaubert. Mais peu à peu il s'apaise, il oublie la rancune et il est sur le point de ne plus se fâcher de ce qui lui est arrivé, quand un article du „Figaro“ le mit hors de lui. Le 15 février, ce journal publiait un récit fort dramatisé de l'intervue de Gambetta et de Torgueneff et peignait en termes tragiques la situation de Flaubert. Cet article le fit pleurer de rage³⁷. Il a assez de toutes les démarches, de toutes les places. Il est résigné à une vie bien misérable à Croisset. Mais ses amis travaillent pour lui. Aux premiers jours de mars, Maupassant lui écrit que son ministre, Charmes, est prêt à lui accorder la pension et cette pension, ce qui était très important pour Flaubert, devait être ignorée de tout le monde, devait être un secret absolu. Le 29 mai 1879, sa nomination est signée

³⁶ „J'ai mis de côté un sot orgueil, et j'accepte. Car avant tout il ne faut pas crever de faim ce qui est une sotte manière de crever“ écrit-il à Torgueneff, *Corr.*, t. IV, p. 158.

³⁷ „Cette pitié que le Figaro sollicite pour moi, écrit-il à Maupassant, est une nouvelle coupe d'amertume... pour débîner Gambetta et par besoin de polémique, on va me fâcher avec Mme Adam et on publie ma misère. Châtiment“.
Corr., t. IV, p. 171.

et il est appelé à Paris pour toucher 750 francs, traitement de son premier trimestre³⁸.

Tout cela fait que Flaubert se sent irrémédiablement usé, surtout son moral est très atteint. Il a beau ne pas vouloir songer à l'avenir, il y songe sans cesse. C'est comme un incurable cancer qui le ronge sans relâche. Bien qu'il soit persuadé que les plaintes ne servent à rien, il écrit dans une de ses lettres: „N'importe. je suis atteint jusque dans les moelles et je ne me relèverai pas de ce coup-là“³⁹. Il sent qu'il a reçu un coup mortel. Avant tout, la peur d'être obligé de quitter Croisset, où il vivait depuis trente ans, le ronge jour et nuit. Il sait que ce serait pour lui le coup de grâce⁴⁰. Mais ce qui le désespère le plus c'est qu'il se rend compte que la ruine matérielle lui prendra son indépendance⁴¹. Et cela aura des conséquences pour la littérature. Il se rend bien compte que pour s'occuper de l'art, il faut être libre des soucis. Son cerveau surchargé par des préoccupations basses, matérielles, sera incapable de s'abandonner à l'art. Le 11 juillet 1875 il écrit à sa nièce: „J'accepterais tout sans murmure, si je pouvais écrire“⁴² et à George Sand: „Il me faudrait m'enthousiasmer pour une idée, pour un sujet de livre. Mais la Foi n'y est plus, et tout travail m'est devenu impossible. Ainsi, je suis non seulement inquiet de mon avenir matériel, mais l'avenir littéraire me paraît anéanti“⁴³. Bien qu'il continue à être le même homme qu'autrefois „et cela par décence d'abord, et par orgueil ensuite“⁴⁴, il se met à rêver à la mort... „Toutes les fois que je me couche, écrit-il à Mme Brainne, je fais cette courte prière à la grande

³⁸ *Corr.*, t. IV, p. 240.

³⁹ *Ibid.* t. III, p. 187.

⁴⁰ Il écrit à Mme Brainne: „j'ai bien peur que, tôt ou tard, il ne faille quitter le pauvre Croisset. Ce sera pour moi le coup de grâce. A mon âge, on ne refait plus sa vie“. *Corr.*, t. III, p. 185.

⁴¹ Il écrit à Mme Brainne: „J'ai tout sacrifié dans ma vie, à la liberté de mon intelligence, et elle m'est enlevée par ce revers de fortune. Voilà surtout ce qui me désespère“. *Corr.*, t. III, p. 186.

⁴² *Corr.*, t. III, p. 182.

⁴³ *Corr.*, t. III, p. 192.

⁴⁴ *Corr.*, t. III, p. 233.

Force qui nous régit: „Ah, si je pouvais ne pas me réveiller: et crever tout doucement sans m'apercevoir, quelle chance“, voilà le vrai⁴⁵. Malheureusement, cette prière de Flaubert fut exaucée, car il paraît que sans la ruine des Commanville et sans la détresse qui en résulte il ne mourrait pas de si tôt. Il eut, dès ce jour, des accès de désespoir et des crises nerveuses, dont il avait souffert si gravement dans sa jeunesse, reparurent.

Mais d'autre part il ne paraît pas que la ruine matérielle ait eu une influence destructive sur l'activité littéraire de Flaubert. Elle n'est arrêtée que pendant quatre mois. Au mois d'octobre, pendant son séjour à Concarneau, il se met à raconter l'histoire de Saint-Julien l'Hospitalier⁴⁶. Bien vite, le goût de la littérature lui revient. Le 17 juin 1876, il avoue à Mme Brainne: „La sacro-sainte littérature a recommencé à me plaire, et j'espère en une assez longue période de tranquillité“⁴⁷. Ainsi les Trois Contes, petit chef d'oeuvre, et Bouvard et Pécuchet, le plus laborieux des romans, sont nés et exécutés dans ce temps de détresse et de gêne.

Les lettres que Flaubert écrivait à ses amis présentent encore plus d'intérêt. Leur importance est d'autant plus grande que la plupart d'entre elles s'adressent aux amis peu connus de Flaubert. On y trouve les lettres envoyées à Taine, à Raoul-Duval, à Baudry, à Laporte. Il y a là un autre groupe de lettres adressées à ces amis dont on pouvait à peine deviner l'amitié, d'après l'ancienne correspondance. Il en est ainsi de Tourgueneff, de Mme Brainne, de Jules Duplan.

La nouvelle correspondance jette un faisceau de lumière sur l'amitié Flaubert-Duplan. Elle ajoute 120 nouvelles lettres tandis que l'ancienne n'en contenait que 39. La rectification des dates s'impose avant tout. A en juger d'après l'ancienne correspondance cette amitié ne commence qu'en 1856. La première

⁴⁵ *Corr.*, t. III, p. 228.

⁴⁶ Le 19 octobre il écrit à Edmond Laporte: „C'est la digestion d'amertumes que j'ai avalées cet été. Cependant j'ai écrit à peu près dix pages de mon Saint Julien“. *Corr.*, t. III, p. 223.

⁴⁷ *Corr.*, t. III, p. 254.

lettre adressée à Duplan était de 1856. La nouvelle correspondance, au contraire, nous montre que cette amitié est plus ancienne—de 4 années, elle date de 1852.

L'amitié de Jules Duplan était de ces amitiés qui sont les plus fidèles et les plus dévouées à Flaubert. Nommé par Flaubert dans ses lettres „Cardoville“, „Saint-Florent“, „d'Holbourg“, „vieux Bardoche“, „homme peu épistolier“ (dans les cas où il attendait trop longtemps sa lettre) Jules Duplan était frère d'Ernest Duplan, notaire de l'écrivain. Il tirait ses ressources d'une maison de commerce qu'il exploitait avec un associé. Les rapports de Flaubert et de Duplan étaient d'une autre nature. Comme Duplan était un homme de goût, au sens artistique très développé Flaubert en fit son conseiller littéraire. Il lui attribuait même du talent littéraire, le style de maître, le goût sûr⁴⁸. C'est Duplan qui l'aidait à préparer la défense de Madame Bovary. Il lui fournissait des citations tirées des classiques et de Balzac afin de démontrer que la littérature française depuis trois siècles n'était pas libre des attaques contre les bonnes moeurs et contre la religion⁴⁹. En outre, Flaubert chargeait son ami de lui chercher des livres dont il avait besoin pour préparer ses romans. Le 28 juin 1857 il lui demande de lui envoyer l'Encyclopédie Catholique où son ami lui signalait l'article „Carthage“ utile pour Salammbô. En préparant son „Château des Coeurs“ Flaubert s'adresse de nouveau à Duplan. „Mais il y a une chose, lui écrit-il, qui me manque et dont je n'ai pas eu le temps de m'occuper à Paris dans ces derniers temps, à savoir la collection des Fées que l'on a jouées depuis une trentaine d'années. Tâche de me la faire faire dans le Maga-

⁴⁸ „Je vois avec plaisir, mon cher Monsieur, lui écrit Flaubert, que tu fais des progrès dans les arts; tu es pénétré de bons auteurs. Tu as tout à fait le style du maître, mêmes coupes, mêmes épithètes, par-ci par-là une pensée forte, de la philosophie, du coloris, de l'élégance, et de la délicatesse. Très bien, jeune homme“. *Corr.*, t. I, p. 250.

⁴⁹ „Au mois de janvier 1857 il lui écrivait: „N'oubliez pas de me trouver le plus que vous pourrez de bons passages tirés des classiques pour mettre sur mes marges. Vous qui êtes fort en Balzac, apportez-m'en. Les plus connus des auteurs sont les meilleurs. Ça presse, mon pauvre vieux, et je n'ai guère le temps de m'occuper de ce travail“. *Corr.*, t. I, p. 215.

sin Théâtral, et dans le monde dramatique⁵⁰. Dix jours après, le 10 juin 1862, il accuse réception du paquet de féeries. En plus des livres, Duplan envoyait à Flaubert les articles des journaux qui pouvaient lui servir à la composition de l'Education Sentimentale. Duplan lui fournit de même les détails relatifs au dialogue de la sage-femme et de Frédéric qui d'ailleurs n'existe pas dans le texte définitif. C'est Duplan encore qui lui envoie les matériaux au sujet du vol de la Vatnaz dont Flaubert le remercie le 14 janvier 1869⁵¹. On peut citer bien des lettres encore qui témoignent des services littéraires que Duplan lui rendait. Il accompagnait aussi Flaubert dans ses voyages littéraires⁵².

Duplan était d'autant plus cher à Flaubert qu'il aimait Bouilhet et qu'il le protégeait. En 1852, Flaubert envoie les poésies de Bouilhet à Duplan, que celui-ci se charge de soumettre à Buloz, directeur de la Revue des Deux Mondes⁵³. Louis Bouilhet, pauvre et malade, Flaubert demande à Duplan d'obtenir pour lui une pension par la protection de Mme Cornu, soeur de lait de l'empereur, dont il était intime. „Il est temps que les amis de Bouilhet agissent, lui écrit-il, il me semble au plus bas. Au lieu d'une place future (et éventuelle), n'y aurait-il pas moyen d'une pension comme beaucoup de gens de lettres en touchent⁵⁴."

Jules Duplan était celui des amis de Flaubert qui lui venait le plus souvent en aide dans sa difficile situation matérielle. Il fut presque d'usage que Flaubert, toujours à sec après ses séjours à Paris, s'adressait à Duplan pour lui emprunter de l'argent nécessaire pour acheter le billet. Ayant besoin de 60.000 francs et tenant à ce que sa famille n'en sache rien il s'adresse à Duplan et lui demande de chercher la somme désirée⁵⁵.

⁵⁰ *Corr.*, t. I, p. 286.

⁵¹ *Corr.*, t. II, p. 165.

⁵² En préparant la visite de Frédéric à Saint-Cloud, chez les Arnoux, Flaubert y fait une petite excursion. Il demande à Duplan de l'accompagner. *Corr.* t. II, p. 46.

⁵³ *Corr.*, t. I, p. 162.

⁵⁴ *Corr.*, t. II, p. 31.

⁵⁵ *Corr.*, t. II, p. 70-71.

Pour tant de services Flaubert, il faut le dire, payait à Duplan d'un sentiment sincère et bien dévoué. Il partageait tous les soucis de Duplan. Quand son ami fut, dès 1861, dans le plus grand embarras et la liquidation de son entreprise ne put être évitée, Flaubert en souffrit beaucoup. Le 25 septembre 1861 il écrivait à son ami: „Bref, c'est pour te dire que je pense à tes ennuis tous les jours et plusieurs fois par jour, et que j'aurai un poids de moins sur l'estomac quand tu m'auras dit sérieusement: „La bourrasque est passée“⁵⁶. La mauvaise santé de Duplan l'inquiétait encore plus. Il le presse dans ses lettres de chercher un bon médecin⁵⁷. La mort de Duplan qui eut lieu le 1-er mars 1870 lui fit une douleur véritable.

Jules Duplan mort, c'est avec Edmond Laporte que l'amitié se noua.

„Que sont devenues les deux cents missives de Flaubert à Laporte“ écrivait Hélène Frejlich dans sa monographie consacrée à Flaubert⁵⁸. C'est la nouvelle correspondance, qui présente ces lettres jusqu'ici inédites, auxquelles n'eurent accès que Descharmes, Dumesnil et Descaves. Elles sont au nombre de 174 seulement et non de deux cents. Grâce à la publication récente on peut se faire un tableau exact de cette amitié qui était la plus grande consolation de la vieillesse de l'auteur de Salammbô.

Edmond Laporte et Gustave Flaubert se sont connus du vivant de Duplan. Celui-ci, leur ami commun, avait présenté l'un à l'autre. Laporte habitait Grand-Couronne où il dirigeait une fabrique de dentelles. Les deux hommes, profitant de leur voisinage, se voyaient avant la mort de Duplan. En octobre 1866, Flaubert invite Laporte à Croisset. La même année, ils vont tous les deux à Paris à la première de Louis Bouilhet (*La Conjuración d'Amboise*). Mais les liens qui les unissent se resserrèrent après la mort de Duplan. Tout d'abord ils se rencontrent pour parler de Duplan. „Je Vous attends de bonne heure, écrit Flaubert à Laporte le 15

⁵⁶ *Corr.*, t. I, p. 273.

⁵⁷ *Corr.*, t. II, p. 143.

⁵⁸ Hélène Frejlich, *Flaubert d'après sa correspondance*, Paris 1933, p. 6.

juin 1870, afin que nous puissions causer un peu de notre cher petit qui n'est plus là⁵⁹. „Et dès lors, écrit René Descharmes, commence cette longue suite d'années où tout, dans la vie de ces deux hommes, joies et chagrins, travaux et plaisirs, sera supporté en commun. Pas d'événement de quelque importance pour Flaubert auquel Laporte ne soit mêlé, et pas d'amis du maître qui ne deviennent les siens“⁶⁰. Laporte, dit „Asiatique“, „Bab“, „Bardache“, „troubadour“ vient déjeuner tous les dimanches à Croisset. Souvent il y reste pour dormir, lorsque les deux amis ont envie de causer un peu plus. Quand plusieurs jours se passent sans nouvelles de Grand-Couronne, Flaubert s'inquiète beaucoup à Croisset. Bientôt les cadeaux sont échangés. Tout d'abord c'est un lévrier russe que Laporte amène à Croisset et le baptise à la prière de Flaubert, „Julio“ pour une „foule de raisons mystiques“⁶¹. Puis ce sont deux monstres chinois que Laporte offre à Flaubert en souvenir de Duplan. Ce sont aussi des fruits, des fromages ou du gibier que Laporte envoie à son ami. Celui-ci offre à son tour le médaillon en terre cuite de Bouilhet. Et le 2 avril 1877 c'est le manuscrit des Trois Contes, relié de maroquin et avec cette dédicace: „A Edmond Laporte dit „Valère“, dit „l'été et de l'automne 1876 — Vous m'avez vu écrire ces pages, mon cher vieux. Acceptez-les, et qu'elles Vous rappellent votre Géant Gustave Flaubert“⁶², qui s'en va à Grand-Couronne.

Cette amitié entre Flaubert et Laporte devient plus forte durant la période de la préparation de Bouvard et Pécuchet. Pour Bouvard et Pécuchet, comme dans d'autres occasions, Laporte ne manque pas à rendre service à son ami. Il passe ses journées dans les bibliothèques, prend des notes, les rédige et les apporte à Croisset. Il lui envoie les notes du docteur Devonges sur l'horticulture. Il lui prête une pièce anatomique, décrite dans Bouvard „Il a fallu le forcer à se coucher les deux premières nuits“, écrit Flaubert à Mme Commanville.

⁵⁹ *Corr.*, t. II, p. 235.

⁶⁰ René Descharmes, *op. cit.* t. II, p. 53.

⁶¹ Gustave Flaubert: *Correspondance*, Paris, 1954, t. III, p. 51.

⁶² *Corr.*, t. III, p. 335.

Commanville ruiné, c'est Laporte, on le sait, qui vient pour garantir le paiement de 25.000 francs. Flaubert lui écrit : „Faucon a consenti, la faillite n'aura pas lieu grâce à Vous“⁶³. A son tour en 1877 Laporte, lui aussi, est ruiné. Alors Flaubert conseille à son ami d'entreprendre l'histoire de Grand-Couronne. Il se souvient d'avoir lui-même puisé toujours sa meilleure consolation dans un travail acharné. Laporte se met au travail et apporte les chapitres tous faits pour les soumettre à la critique de son ami. De son côté, Flaubert fait aussi des démarches auprès de son ami Bardoux, devenu ministre, pour trouver une place convenable à son Bab. Le 9 juin 1879, Laporte est nommé inspecteur divisionnaire du travail à Nevers. Flaubert est heureux de savoir que ses démarches ont enfin abouti, mais en même temps il se lamente de voir son ami partir loin de lui. Bien vite, il se console. Laporte revient fréquemment à Croisset.

Cette amitié la plus vive et la plus désintéressée qui ait jamais lié les deux hommes, fut rompue aux premiers jours d'octobre 1879. „D'ingrates manigances“ comme a écrit Lucien Descaves brouillent les deux amis. Ce sont les Commanville comme on le voit bien à la lumière de la nouvelle correspondance, qui en sont entièrement responsables. Comme on le sait, Laporte avait pris des engagements envers la banque de Faucon, en 1875, pour sauver les Commanville. Depuis ce temps, Commanville demandait à Laporte de nouvelles garanties, afin d'éviter des protêts. Laporte, cède plusieurs fois, aux instances de Commanville afin de ménager les soucis à son Géant. Mieux renseigné que le romancier, il ne pouvait partager ses illusions sur Commanville. Celui-ci continue, malgré la faillite menaçante, à mener grand train. Pour sortir d'embarras il ne trouve qu'un moyen : renouveler les traites. En 1879, il harcèle Laporte pour qu'il prenne de nouveaux engagements. Et cette fois Laporte refuse. Il voit que Commanville ne pourra pas payer ses dettes et lui-même, ne sera pas davantage en mesure de tenir les engagements qu'il a contractés avant sa ruine. Alors Commanville qui savait l'influence de Flaubert

⁶³ *Corr.*, t. III, p. 199.

sur Laporte engage son oncle d'écrire une lettre à celui-ci. Malgré l'insistance de son ami Laporte refuse encore une fois en le priant de rester étranger à cette affaire. Alors Commanville et sa femme furieux de se voir déjoués par Laporte, arrachent à leur oncle la promesse de rompre tous les rapports avec Laporte. Flaubert a souffert terriblement de cette rupture, de même que Laporte. La mort de Flaubert, sept mois plus tard, ne permit pas une réconciliation secrètement désirée par les deux amis.

A côté de Laporte une autre amitié non moins sincère et dévouée adoucissait les dernières années de Flaubert. C'était celle d'Ivan Tourgueneff, „grand Moscove“, comme l'appelait l'auteur de *Madame Bovary* dans les lettres à sa nièce et à Edmond Laporte. L'ancienne correspondance qui présentait seulement sept lettres à Tourgueneff ne fournissait l'étoffe que pour deux lignes que nous lisons chez Dumesnil: „C'est là (au dîner Magny) qu'en février il fera connaissance de Tourgueneff, présenté par Charles Edmond, et liera bientôt avec „le Moscove“ une amitié qui durera toute sa vie“⁶⁴. La nouvelle publication, au contraire, présente 127 nouvelles lettres, jusqu'ici inédites et elle permet de se faire une idée exacte de cette amitié qui unissait deux géants de la littérature russe et française.

Flaubert et Tourgueneff furent présentés l'un à l'autre le 23 février 1863 au dîner Magny dont la fondation était alors toute récente. L'amitié est née tout de suite. L'admiration que se portaient depuis longtemps les deux écrivains les rapprocha du premier moment. Bientôt Tourgueneff envoie à Flaubert „Scènes de la vie russe“ dont celui-ci le remercie dans sa lettre du 16 mars. Un mois après ce premier roman est suivi d'un autre: „Pères et enfants“. En même temps Tourgueneff invite Flaubert à venir le voir à Bade, étant sur le point de quitter la France pour s'installer là-bas auprès de ses amis les Vierdot. En 1868 il annonçait de Bade sa visite à Flaubert. Et il vint à Croisset pour la première fois le dimanche, 22 novembre 1868. Il y séduit tout le monde; Mme Flaubert et Caroline ne parlaient, pendant quel-

⁶⁴ René Dumesnil, op. cit., p. 247.

ques semaines, que de Tourgueneff. Cette première visite devait être suivie de nombreuses autres. Bien que moins fréquentes que le supposait Hélène Frejlich⁶⁵, ces visites étaient pour Flaubert en même temps une source de joie et d'amertume. Source de joie, car Flaubert condamné à la solitude intellectuelle de Croisset brûlait de voir quelqu'un avec qui il pourrait parler d'art et de littérature. Et Tourgueneff, grand artiste lui-même lui promettait plus de plaisir que tout autre. „Je peux bien dire, lui écrit-il, je n'ai eu de bon, depuis longtemps, que votre dernière visite trop courte. Pourquoi vivons-nous si loin l'un de l'autre? Vous êtes, je crois, le seul homme avec qui j'aime à causer. Je ne vois plus personne qui s'occupe d'art et de poésie. Le plébiscite, le socialisme, l'internationale et autres ordures, encombrant tous les cerveaux⁶⁶. C'est pourquoi il recevait son ami russe à bras ouverts. La société du grand écrivain russe lui faisait du bien au coeur, à l'esprit, aux nerfs. D'autre part les visites de Tourgueneff à Croisset étaient pour Flaubert un coup d'amertume. A peine arrivé, Tourgueneff ne pensait qu'à s'en aller. Il se dépêchait toujours. Le 10 juillet 1878, Flaubert lui écrivait: „Vous savez bien que je ne Vous invite pas, parce que Vous êtes trop désagréable avec vos préoccupations de départ“⁶⁷. En outre, Tourgueneff était le plus inexact des hommes. Il promettait sa visite pendant plusieurs semaines et d'une façon solennelle. A Croisset on l'attendait avec impatience, on préparait ses plats préférés, on installait dans la chambre réservée le lit le plus long possible. Mais tout en vain. Le jour fixé, Tourgueneff ne venait pas. Alors Flaubert désespéré tombait malade, la cuisinière lançait des malédictions à l'adresse de Tourgueneff et le dîner préparé pour lui était mangé par Laporte. Souvent c'étaient des accès de -goutte dont il souffrait atrocement qui retenaient l'écrivain russe chez lui, à Bougival. Mais la cause la plus fréquente

⁶⁵ En parlant des relations qui unissaient Flaubert et Tourgueneff Hélène Frejlich écrit: „Il ne lui reste que Tourgueneff qu'il voit tous les dimanches durant son séjour en France“. Op. cit., p. 101.

⁶⁶ *Corr.*, t. II, p. 231.

⁶⁷ *Corr.*, t. IV, p. 91.

c'était l'inexactitude du grand Moscove. Le 27 avril 1879, jour de dimanche que Tourgueneff devait passer à Croisset et qu'il gâta par son absence, n'ayant pas tenu la parole pour la quatrième fois, Flaubert à bout de patience, prêt même à rompre toutes les relations, lui écrivait: „Franchement, Vous êtes désagréable en proportion de la tendresse que j'ai pour Vous, ce qui est beaucoup dire, Vous promettez votre visite pendant des mois; Vous manquez à votre parole, toujours; puis, à peine arrivé, quand on croit Vous tenir, Vous repartez bien vite. Non. Non ce n'est pas gentil“⁶⁸. Et trois jours après à sa nièce: „Tourgueneff ne se doute pas de ce qu'il m'a fait souffrir dimanche. Franchement il m'a blessé, me manquer de parole quatre fois dans la même semaine c'est se foutre de moi, trop cyniquement, et le ton léger de sa lettre aggravait le procédé. Peut-être a-t-il été choqué de ma réponse? tant pis. Il m'a gêné, dérangé, troublé pendant quinze jours, et affligé comme conclusion. La faute en est à moi qui dans ma naïveté crois encore à l'affection des catins? N'en parlons plus. Mais c'est un deuil. Je n'oublie ni le bien ni le mal, or cela est irréparable“⁶⁹. Heureusement la faute n'était point irréparable comme l'annonçait Flaubert. Quelques jours après Tourgueneff arrivait avec son sourire bon et franc et Flaubert attendri par la vue de son Moscove oubliait tout.

Les visites de Tourgueneff à Croisset se passaient à parler art et littérature. C'étaient les jours de fêtes pour les deux écrivains. Pour chaque visite Flaubert préparait quelques chapitres de ses romans pour les lire à Tourgueneff. Il avait une grande confiance dans le goût critique de son ami russe. „Je brûle d'envie de voir votre critique littéraire, car la vôtre sera celle d'un praticien, — chose importante, lui écrivait-il le 2 février 1869. Ce qui me choque dans mes amis Sainte-Beuve et Taine, ce qu'ils ne tiennent pas suffisamment compte de l'Art, de l'oeuvre en soi, de la composition, du style, bref de ce qui fait le Beau. Avec votre manière de sentir si originale et si intense, votre critique éga-

⁶⁸ *Corr.*, t. IV, p. 212.

⁶⁹ *Corr.*, t. IV, p. 216.

lera vos créations, j'en suis sûr⁷⁰. Ainsi en octobre 1871, il lisait à Tourgueneff la première partie de Saint-Antoine et, en 1873, la fin. Il lui lisait aussi ses Trois Contes, que Tourgueneff se mit à traduire en russe, et en 1879 — les premiers chapitres de Bouvard et Pécuchet. L'approbation de Tourgueneff lui donnait la certitude de suivre une bonne voie qu'il ne devrait plus quitter.

Flaubert portait aussi une grande admiration à l'art de Tourgueneff. Dans sa première lettre à son ami russe du 16 mars 1863 il exprimait son enthousiasme pour l'art de celui-ci, enthousiasme qui allait croissant. „Depuis longtemps, écrit-il à Tourgueneff, Vous êtes pour moi un maître. Mais plus je Vous étudie, et plus votre talent me tient en ébahissement. J'admire cette manière à la fois véhémement et contenue, cette sympathie qui descend jusqu'aux êtres les plus infirmes et donne une pensée aux paysages. On voit et on rêve... Il s'exhale de vos oeuvres un parfum âcre et doux, une tristesse charmante, qui me pénètre jusqu'au fond de l'âme. Quel art Vous avez. Quel mélange d'attendrissement d'ironie, d'observation et de couleur. Et comme tout cela est combiné. Comme Vous amenez vos effets. Quelle sûreté de main. Tout en étant particulier, Vous êtes général... Mais ce qu'on n'a pas assez loué en vous, c'est le coeur, c'est à dire une émotion permanente, je ne sais quelle sensibilité profonde et cachée⁷¹. C'est le jugement porté sur les „Scènes de la vie russe“. L'opinion de Flaubert sur les autres oeuvres de son ami est non moins enthousiaste. „L'Abandonnée“ est un morceau de premier ordre. Tourgueneff s'y est montré un grand poète et un grand psychologue. Il trouvait „Les Eaux printanières“ charmantes et les „Terres Vierges“ un chef d'oeuvre. Tourgueneff s'y révélait un grand moraliste. Mais Flaubert y admirait avant tout l'art. Tout y est original et bien composé.

Tourgueneff, lui aussi, à toute occasion donnait des preuves de son amitié pour Flaubert. Quand „La Tentation de Saint An-

⁷⁰ *Corr.*, t. II, p. 167.

⁷¹ *Corr.*, t. I, p. 318.

toine“ fut mal accueillie et incomprise par le public français, il publie dans la Gazette Nationale de Berlin un aimable feuilleton sur ce roman pour convaincre l'opinion de la valeur de l'oeuvre. Flaubert ruiné, il fait des démarches pour trouver une place convenable à son ami. Flaubert malade, il est prêt à venir à Croiset pour lui tenir compagnie. A toute occasion, aussi, il lui envoie des cadeaux. En 1877, après son retour de Russie, il lui apporte la fameuse robe de chambre, dont l'écrivain le remercie avec effusion. En 1879 c'est une boîte de saumon et de caviar, et en 1880 — le roman de Tolstoi.

De son côté Flaubert, s'en inquiète beaucoup quand il est quelques semaines sans nouvelles de son ami. Quand Tourgueneff est malade ou en Russie, il écrit à Mme Viardot pour avoir de ses nouvelles⁷².

La nouvelle correspondance permet de soumettre à une révision les liens qui unirent Flaubert à Maxime Du Camp. A en juger d'après la correspondance de 1933, on pourrait supposer que l'amitié et même tous les liens qui unissaient les deux amis étaient rompus définitivement depuis 1872. C'est de cette époque que date la dernière lettre présentée par la correspondance de 1933 et, depuis, il n'y a eu que quelques allusions à cet ami de jeunesse, d'ailleurs pas toujours favorables.

A la lumière de la nouvelle correspondance qui ajoute 17 nouvelles missives à Maxime Du Camp la vérité est tout autre. Les relations, bien que refroidies depuis 1852, étaient entretenues jusqu'à la mort de l'auteur de „Madame Bovary“. Les deux amis étaient liés par trop de souvenirs pour qu'une brusque rupture fût possible. Malgré certaines réserves Flaubert lui portait un amour fraternel et juvénile. Dans les moments les plus durs de sa vie, son premier mouvement tout spontané, était d'écrire à Maxime. C'est ainsi qu'après la mort de sa mère, c'est à Du Camp qu'il ouvre son coeur débordant de douleur et de larmes.

⁷² En 1879 Flaubert écrit à Mme Viardot: „Pourriez-vous me donner des nouvelles de Tourgueneff? Son silence m'inquiète. Voilà un mois que selon nos conventions, il aurait dû m'écrire; et malgré moi je pense à la peste russe“. *Corr.*, t. IV, p. 193.

Parmi les lettres adressées à Maxime Du Camp que la nouvelle correspondance nous présente, une lettre du 30 mai 1851 mérite d'être signalée, en premier lieu. C'est là qu'on trouve la description de Venise, description d'autant plus précieuse qu'elle manquait jusqu'ici parmi les impressions de Flaubert-voyageur. Séparé de Maxime à Rome, Flaubert continuait sa route avec sa mère. Arrivé à Venise il ne tarde pas de partager ses impressions avec son compagnon qui l'a quitté à peine. Venise lui a plu d'emblée. Il y admire tout-des gondoles jusqu'à l'art vénitien. Il devient presque amoureux de la Vierge de Titien. Se souvenant, peut-être, de Musset, il écrit: „Comme on vivait bien à Venise. Ah, oui, en ai-je laissé partout, de mon coeur. Mais ici, j'en laisserai un grand morceau“⁷³. Son moral à Venise est excellent. Tout lui semblait bon jusqu'à l'hôtel qui était pourtant“ une infâme gargotte“.

Grâce aux lettres nouvellement publiées, on peut connaître le jugement que Flaubert portait sur les oeuvres de Maxime Du Camp. Celui-ci, en souvenir de l'amitié qui les unissait, envoyait ses livres à Flaubert. Tout d'abord c'est „L'Attentat de Fieschi. En 1879 ce sont les „Convulsions de Paris“. Flaubert qui lisait ces livres avec un intérêt bien vif, ne manquait pas de dire son opinion. Il juge le premier livre excellent⁷⁴. Malgré les efforts d'impartialité, malgré les narrations excellentes, malgré la matière qui est traitée à fond, „les Convulsions de Paris“, au contraire, ne lui paraissent pas sans défaut. C'est le ton qui est très désagréable à Flaubert. Ce sont les épithètes, dont le livre est plein, qui le choquent. Il y trouve trop de mots tels comme: idiots, fous, criminels pour caractériser les communards. Selon Flaubert, il faut laisser le lecteur arriver lui même à ces conclusions.

⁷³ *Corr.*, t. I, p. 139.

⁷⁴ Flaubert écrit à Maxime Du Camp: „Tu as fait un livre d'histoire excellent. Voilà mon opinion et j'ai la prétention de m'y connaître. Je l'ai lu, cette nuit, d'une seule haleine. Rien n'est plus amusant. C'est ferme, simple, net, lumineux et d'un très bon style narratif“. *Corr.*, t. III, 0p. 342—343.

D'après les lettres récemment publiées, on voit que Flaubert s'adressait aussi à Maxime Du Camp en lui demandant tantôt des livres, tantôt des renseignements dont il avait besoin pour Bouvard et Pécuchet. Ainsi lui demande-t-il l'Anatomie descriptive de Cloquet, un livre sur la physiologie imbécile, enfin en 1880 un livre prédisant la fin du monde par le développement exagéré de la science. De même il demande, toujours pour Bouvard et Pécuchet, l'histoire d'Henri Martin, „tout ce qui s'étend depuis la mort de François jusqu'à l'avènement de Henri IV“.

On pouvait, jusqu'ici, s'étonner du petit nombre de lettres échangées entre les deux amis. Les deux correspondances, en somme, n'en présentent que 31. Leur nombre trop restreint, en comparaison avec les lettres adressées à Ernest Chevalier ou à Louis Bouilhet, saute aux yeux. L'amitié qui unissait Flaubert à Maxime dans le temps de sa jeunesse n'était pas moins vive que celle qui le liait avec Chevalier ou Bouilhet.

Ce mystère est entièrement éclairci, grâce à la nouvelle correspondance. Les deux amis ont brûlé un soir toutes les lettres de leur jeunesse par la crainte de la postérité. Flaubert rapporte ce fait dans les termes suivants à Mme Roger Des Genettes: „Vous ai-je dit que l'autre soir avec Maxime Du Camp, nous avons relu et brûlé toutes nos lettres de jeunesse? Celles-là du moins échapperont à la postérité, elles parlaient uniquement de la littérature et des dames“⁷⁵.

Quant à Louis Bouilhet la nouvelle correspondance fait voir qu'il a reçu plus de lettres de Flaubert qu'on a publiées jusqu'ici. Ces lettres au nombre de 30 confirment, en premier lieu, le sentiment dévoué du romancier pour le poète. En second lieu, et ce qui est tout neuf, elles reflètent le rôle qu'a joué Flaubert auprès de son ami. L'ancienne correspondance nous présente Flaubert demandant toujours des conseils littéraires à Bouilhet, faisant de lui son critique le plus respecté. La nouvelle correspondance, au contraire, montre que Flaubert jouait,

⁷⁵ *Corr.*, t. II, p. 320.

lui aussi, le même rôle de conseiller littéraire auprès de son ami.

Bouilhet, en train de composer les Fossiles, les soumet, pièce par pièce, à la critique de Flaubert. Celui-ci lit au microscope, analyse mot après mot, vers après vers, fait des notes détaillées et les discute avec son ami. Il n'hésite pas à lui suggérer, s'il le juge utile, ses propres idées. Tout en indiquant les défauts, il n'oublie pas de l'encourager. En finissant sa critique de Mammoth il écrit : „Je viens de relire encore le tout, ne t'inquiète pas. Ce sera crâne“⁷⁶. Et dans le post-scriptum il ajoute : qu'impressionné par sa poésie, il a cru, en plein été, qu'il avait neigé sur la plage. Au même examen de Flaubert fut soumise „Madame Montarcy“ dont Bouilhet lit le premier acte au mois de juin 1854.

Ce rôle de critique littéraire joué par Flaubert auprès de son ami est d'autant plus curieux à observer qu'il est doublé de celui de conseiller moral. Chaque fois que Bouilhet est en proie à la tristesse ou envahi par le découragement, Flaubert ne manque pas de l'encourager, bien qu'il ne lui épargne des mots durs. La plus caractéristique à ce point de vue est la lettre écrite le 30 mai 1855, et dont les deux fragments furent reproduits dans l'ancienne correspondance. Il y reproche à son ami las de la vie d'homme de lettres de ne pas faire de nouvelles connaissances, de se tenir à l'écart, de fuir même les hommes bien disposés à lui rendre service. Pour l'arracher à son pessimisme causé par le peu de succès de certaines de ses poésies, il lui fait observer que c'est le sort commun de tous les écrivains débutants dans la carrière de lettres. Tous ont passé par là. Même le grand Hugo était sifflé à ses débuts.

Une des lettres à Louis Bouilhet apporte, en outre, la réponse à la question posée par René Descharnes et par Louis Bertrand. Ils se demandaient tous les deux, sans trouver la réponse, ce que faisait Flaubert durant l'hiver 1854—1855, pourquoi on ne trouvait aucune lettre de l'écrivain depuis le 18 août 1854 jusqu'au mois

⁷⁶ *Corr.*, t. I, p. 170.

de mai 1855⁷⁷. Dans la nouvelle correspondance, il n'y a qu'une seule lettre, datant de cette époque-là, mais elle suffit sinon pour combler cette lacune mystérieuse au moins pour l'expliquer. On voit bien, à la lumière de cette lettre, adressée à Louis Bouilhet que Flaubert a déménagé, depuis le 1-er novembre 1854, à Paris où il a retenu son logement rue de Londres. La mère et Caroline le suivirent. Passant donc cet hiver au milieu de ses amis et auprès de sa mère, il fut libéré cette fois, au moins pour neuf mois, de cette besogne qui lui prenait ses nuits de Croisset.

La nouvelle correspondance éclaircit aussi les vraies causes du refroidissement qui eut lieu entre Flaubert et Georges Charpentier pendant les dernières années de la vie de l'écrivain. Selon Descharmes, c'étaient les illustrations du „Château des Coeurs“ qui en étaient la cause⁷⁸. A la lumière de la nouvelle correspondance la vérité est un peu autre. Ce refroidissement qui fut très pénible à Flaubert précède de deux années la publication du „Château des Coeurs“. Les premiers signes se font voir en 1878. En voici la cause; Charpentier a promis à Flaubert de faire pour les étrennes de 1879 une édition de luxe, ornée d'une lithochromie de Saint-Julien. Comme c'était trop cher, sans refuser définitivement il s'esquivait. Comme Flaubert y tenait beaucoup, car il comptait en tirer un peu d'argent, le premier désaccord est né. Mais son indignation éclate dans toute sa force lorsqu'il apprend que Charpentier lâche son oeuvre pour celle de Sarah Bernhardt,

⁷⁷ René Descharmes écrit: „Je ne connais aucune lettre publiée de Flaubert entre le 18 août 1854 et le 10 mai 1855, dates des éditions antérieures, et j'en connais très peu d'inédits. Il y a là une lacune assez inexplicable que je signale sans me trouver en mesure d'en donner la raison satisfaisante“. Correspondance, édition du centenaire, t. II, p. 201. Et Louis Bertrand: „Toute cette période de la vie de Flaubert (depuis le 18 août 1854 jusqu'au mois de mai 1855) aurait besoin d'être éclaircie“. „Revue des Deux Mondes“, 1-er novembre 1932, p. 73.

⁷⁸ Descharmes écrit: „Avec ardeur il reprend ses lectures, cherche une fois de plus dans le travail une diversion aux ennuis que lui acausé la publication du Château des Coeurs qui manque amener une rupture avec Bergerat et Charpentier“. Descharmes René et René Dumemil, *Auteur de Flaubert*, Paris 1912, t. II, p. 99.

qu'il choisit pour les étrennes son volume „Dans les Nuages“. Alors mis hors de lui il écrit à Tourgueneff: „Ah, mon pauvre vieux, la Providence (ou ce qu'on nomme ainsi) me fait avaler de jolis crapauds. J'ai eu des coups de massue et des coups d'épingle, jusqu'à Charpentier qui préfère à ma littérature celle de Sarah Bernhard“⁷⁹ La même rancune contre Charpentier se fait voir dans les lettres à Mme Brainne et à Maupassant. Quand un peu plus tard surgit l'affaire des illustrations du „Château des Coeurs“ elle ne vient qu'aggraver la situation. Les relations sans être rompues, ont perdu leur beauté d'autrefois. Et dans le coeur de Flaubert est restée une déception de plus, celle de l'amitié brisée.

Parmi les lettres jusqu'ici inédites et que Flaubert adressait à ses amis, il y en a aussi celles à Frédéric Fovard, à Raoul-Duval, à Agenor Bardoux et aux frères Baudry, Frédéric et Alfred.

Frédéric Fovard était un ancien camarade de Flaubert et de Du Camp à la Faculté de Droit. Devenu notaire à Paris, il s'occupait des affaires du romancier. Flaubert lui a adressé 27 lettres. Dans la plupart il n'est question que d'affaires et d'argent. Le grand mérite de Fovard consistait à débarrasser son ami des soucis matériels. Il veillait à lui créer une atmosphère convenable à son travail. Fovard était, on l'a écrit déjà, médiateur dans les affaires d'argent entre Flaubert et sa mère. Comme celle-ci se plaignait que les dépenses de son fils Gustave dépassaient de beaucoup ses revenus, comme elle le soupçonnait d'avoir volontairement grossi ses notes en souffrance, Fovard intervenait à la prière de l'écrivain et arrangeait tout.

Frédéric Fovard intervenait aussi auprès de Michel Lévy. En hiver 1865—1866, Flaubert, gêné beaucoup dans ses affaires d'argent, s'adresse à Fovard en lui demandant de retirer une prime de „l'enfant d'Israël“. Il était bien convaincu que celui-ci la lui devait franchement, car il avait beaucoup gagné avec ses deux romans. Cette démarche répugnait bien à Flaubert lui-même. Et il savait qu'il était d'usage que l'éditeur donnait une prime à l'écrivain dont le livre lui avait rapporté beaucoup.

⁷⁹ Worr., t. IV, p. 141—142.

Fovard arrangeait aussi les affaires de Flaubert avec le propriétaire de la maison, boulevard du Temple où l'écrivain logeait. Comme le propriétaire lui avait augmenté le loyer de 300 francs, Flaubert demanda à Fovard d'aller et d'examiner l'affaire sur place. Occupé à écrire „l'Education Sentimentale“ il voulait être débarrassé de toutes les affaires de ce genre. Pour ne pas perdre son temps il ne pouvait pas déménager non plus. Enfin c'est Fovard aussi qui a indiqué à Flaubert le logement de la rue Murillo dont celui-ci était si content et qu'il retint jusqu'à sa ruine.

Raoul-Duval, avocat et homme politique, député de la Seine Inférieure à l'Assemblée Nationale, siégea au centre droit. Il fut réélu à Louviers en 1876, fut un des chefs du parti de l'Appel au peuple, fonda la Nation. Il fut un des amis les plus dévoués de Flaubert. Les deux hommes se sont connus en 1868, et Raoul-Duval s'est enthousiasmé d'emblée pour l'écrivain. Jusqu'à la fin de sa vie il ne faisait que le servir dans toutes les occasions qui se présentaient. Guidé par l'amitié pour Flaubert, il prenait une part active au comité qui s'occupait de la fondation d'une fontaine en l'honneur de Louis Bouilhet. Député, il intervenait auprès du Conseil Municipal de Rouen dans la discussion sur le projet du monument à la mémoire de Louis Bouilhet. C'est encore lui qui aidait Flaubert à rédiger sa lettre au Conseil Municipal de cette ville. Il l'informait des statues élevées en France dans les derniers temps à des célébrités de deuxième et troisième ordre et des grands hommes qui en manquaient. En récompense de tous ces services rendus par Raoul-Duval Flaubert lui offrit un des vingt-cinq exemplaires sur papier de Hollande des „Dernières Chansons“ et la première ébauche du portrait de Bouilhet en ajoutant ces mots: „Car Vous méritez tous les honneurs“⁸⁰.

Raoul-Duval s'ingéniait à rendre service aux amis vivants de Flaubert, qui en avaient besoin. C'est à lui que l'écrivain s'adressa avec la prière d'intervenir auprès des autorités pour restituer la pension de Feydeau qui, ayant été frappé de paralysie, vivait

⁸⁰ *Corr.*, t. III, p. 10.

avec sa femme et deux enfants dans la misère extrême⁸¹. Devenu directeur de la Nation, Flaubert lui recommande Guy de Maupassant „un jeune poète plein d'esprit et de talent“⁸². En février 1880, Flaubert prie Raoul-Duval de défendre Guy de Maupassant poursuivi devant le tribunal correctionnel d'Etampes pour sa pièce de vers „Au bord le l'eau“.

Mais Raoul-Duval avait rendu, avant tout, de grands services à Flaubert lui-même. Il défendait ses oeuvres devant les censeurs. C'est à cause de cela qu'il assistait à la répétition du Candidat devant les censeurs⁸³. Il lui a rendu le même service pour le „Sexe faible“⁸⁴.

Dans tous ses soucis d'argent Flaubert s'adressait aussi à Raoul-Duval. Le 25 décembre 1871 il demandait à Raoul-Duval de lui prêter 50.000 francs. Commanville ruiné, en 1875, c'est Raoul-Duval qui garantit la nièce de Flaubert auprès de Faucon pour une somme de 25.000 francs.

A côté des services d'argent Flaubert demandait à Raoul-Duval comme d'ailleurs à tous ses amis, des services littéraires. Arrivé au dernier chapitre de Bouvard et Pécuchet, Flaubert avait besoin de renseignements sur l'administration. C'est Raoul-Duval qui les lui fournissait.

Flaubert de son côté aimait et estimait beaucoup Raoul-Duval. Il se rendait de temps en temps à Vaudreuil pour y causer avec son ami. Il admirait son talent oratoire. Il s'exprimait en termes élogieux de son pamphlet: „L'Agriculture et la Liberté Commerciale“. Ses lettres adressées à Raoul-Duval sont pénétrées d'un ton sincère et amical. A côté de la politique, la bêtise humaine, y tient une grande place. C'est un sujet qui revient sans cesse sous la plume des deux amis.

⁸¹ *Corr.*, t. III, p. 46.

⁸² *Corr.*, t. III, p. 282.

⁸³ Le 13 février 1874 Flaubert écrivait: „C'est demain, à midi un quart, qu'a lieu la répétition devant les censeurs. Donc je compte sur Vous, mon bon, car Vous me rendrez par votre présence un grand service“. *Corr.*, t. III, p. 117.

⁸⁴ *Corr.*, t. III, p. 154.

Agénor Bardoux fut un condisciple de Flaubert à la Faculté de Droit et demeura son intime. Bâtonnier à Clermond-Ferrand, il fut élu à l'Assemblée Nationale en 1871, siégea au centre gauche, fut sous-secrétaire d'Etat à la Justice en 1875. Elu à la Chambre, il y devint un des chefs du parti républicain et fut ministre de l'Instruction Publique dans le cabinet Dufaure. Flaubert lui avait adressé 16 lettres, toutes prouvant une grande confiance en son ami. Il ne manqua pas non plus l'occasion de le voir. Ainsi en conduisant sa mère, en 1862 et 1863, à Vichy, il annonce en même temps la visite à Bardoux à Clermond-Ferrand. Dans les différentes situations il cherche la protection de son ami. Quand celui-ci est élu à l'Assemblée Nationale il lui demande de pousser l'affaire de la fontaine Bouilhet. Il le charge de même de s'occuper des articles pour louer les „Dernières Chansons“ de Louis Bouilhet. Bardoux, fidèle à l'amitié, ne lui refuse jamais rien. Flaubert ruiné, il accourt à lui le premier. Il lui promet d'obtenir une pension que l'écrivain refuse. Ce qu'il demande c'est la place pour ses deux amis, Laporte et Maupassant.

Parmi les amis de Flaubert il y eut aussi les deux frères Baudry: Frédéric et Alfred. La publication récente apporte ses lettres à ces deux amis, jusqu'ici inédites. D'après certaines de ces lettres il est intéressant de voir, une fois de plus, comment Flaubert se fournissait des renseignements dont il avait besoin pour composer ses oeuvres. Ainsi, en préparant la scène du rendez-vous de Léon et d'Emma à la cathédrale de Rouen, il fait d'Alfred son collaborateur et lui demande des détails sur la chapelle où il y avait la statue de Richard Coeur de Lion, sur la tombe de l'archevêque Maurice et sur les deux tombeaux de Brézé. Alfred Baudry, collaborateur bénévole et intelligent, lui envoie les descriptions que Flaubert lui a demandées. Aux premiers mois de 1885, celui-ci, pour le remercier, lui écrivait: „Vous êtes le plus charmant homme et meilleur zig du monde. J'ai dévoré votre lettre qui me sert énormément depuis dix jours. Je ne fais que l'arranger, et Vous retrouverez même plusieurs de vos phrases“⁸⁵.

⁸⁵ *Corr.*, t. I, *Complément*, p. 10.

Frédéric Baudry, à son tour, envoyait à Flaubert deux élucubrations agricoles qui lui servirent dans la préparation de son chapitre „De l'Agriculture“ de Bouvard et Pécuchet.

Mais aucune lettre, peut-être, n'égale en intérêt certaines des vingt-trois lettres de Flaubert à H. Taine. Ecrites au moment où celui-ci composait son livre sur L'Intelligence, elles fournissent de précieux renseignements sur la méthode du travail du romancier, sur le rôle de l'imagination. Elles vont loin dans la psychologie de la création littéraire.

En préparant son livre sur L'Intelligence Taine dirigeait une enquête pour élucider les questions douteuses pour lui. Il s'adressait avec ces questions à Doré, à un joueur d'échecs, à un mathématicien⁸⁶. Il en posait de semblables à Flaubert en lui écrivant: „J'ai besoin de cas spéciaux et d'hypertrophiés pour ces matières d'imagination et d'images. Je prends divers renseignements auprès de ces hypertrophiés, et Vous en êtes un“⁸⁷. Flaubert, guidé par l'amitié pour Taine, ne tarda pas à lui répondre. Deux fragments de sa réponse ont été publiés dans la correspondance

⁸⁶ Les questions posées par Taine étaient les suivantes: 1. Quand Vous êtes arrivé à vous figurer minutieusement un paysage, la taille et le visage d'Emma, le grouillement dans le défilé de la Hache, y-a-t-il des moments où l'imagination intensive puisse être confondue par Vous avec l'objet réel?... 2. Vous est-il arrivé, ayant imaginé un personnage ou un endroit avec intensité et longtemps, d'en être obsédé, comme par une hallucination, le personnage se reformant de lui-même et faisant tache sur le champs de la vision?. 3. A l'état ordinaire, quand, après avoir regardé un mur, ou un arbre, ou un visage, Vous Vous en souvenez, voyez-vous avec précision les irrégularités, la surface avec ses bosselures, pleinement, intégralement? Ou bien apercevez-vous simplement tel geste, tel angle, tel effet de lumière, bref trois ou quatre fragments, pas davantage? 4. Vous connaissez sans doute les images intenses, mais tranquilles et les hallucinations bienfaisantes qui précèdent le sommeil. Quand on s'endort après dîner ou en tisonnant, elles sont très faciles à remarquer, il reste encore assez de conscience. L'intuition ou l'image artistique et poétique du romancier, telle que Vous la connaissez, en diffère-t-elle beaucoup pour l'intensité? Ou bien la différence est-elle simplement que ces images ou hallucinations, situées sur le seuil du sommeil, sont désordonnées et non volontaires? *Corr.*, t. II, p. 91—92.

⁸⁷ *Corr.*, t. II, p. 91.

recueillie en 1926—1933. Mais comme le texte était fautif, la nouvelle correspondance a réédité cette réponse en entier.

A la première question Flaubert donnait une réponse positive. L'image, oeuvre de son imagination se confond pour lui toujours avec l'objet réel. „L'image intéressée est pour moi aussi vraie que la réalité des choses“ — écrivait-il⁸⁸. De même sa réponse à la deuxième question posée par Taine était aussi positive“. „Les personnages imaginaires m'affolent, me poursuivent, avouait-il, ou plutôt c'est moi qui suis dans leur peau. Quand j'écrivais l'empoisonnement de Mme Bovary j'avais si bien le goût d'arsenic dans la bouche, j'étais si bien empoisonné moi-même que je me suis donné deux indigestions coup sur coup, — deux indigestions réelles car j'ai vomi tout mon dîner“⁸⁹. Taine a cité ce paragraphe en adoucissant seulement quelques termes dans „De l'Intelligence“ tome premier, page 190.

La troisième question avait présenté à Flaubert plus de difficultés à résoudre. Il est bien sûr que tout souvenir idéalise, c'est à dire choisit. Mais il n'est pas sûr, si l'oeil, lui aussi, n'idéalise pas? „Observez notre étonnement, écrit-il, devant une épreuve photographique. Ce n'est jamais ça qu'on a vu“⁹⁰.

Comme dans sa réponse à la quatrième question Flaubert faisait la distinction entre l'hallucination hypnagogique, entre l'hallucination pathologique et la vision poétique, distinction point assez précise pour l'enquêteur, celui-ci lui posa de nouvelles questions. L'auteur de Madame Bovary y répondit le 1^{er} décembre 1866. L'hallucination pure est toujours, selon lui, précédée d'angoisse, d'un malaise vague. On sent que la personnalité échappe, on croit qu'on va mourir. Puis, tout à coup, comme la foudre c'est un envahissement ou plutôt une irruption de la mémoire. Car l'hallucination pure n'est autre chose, selon Flaubert, qu'une maladie de la mémoire, un relâchement de ce qu'elle recèle. Les images s'échappent comme des flots de sang, en défilant avec

⁸⁸ *Corr.*, t. II, p. 9.

⁸⁹ *Corr.*, t. II, p. 92.

⁹⁰ *Corr.*, t. II, p. 93.

furie. En d'autres circonstances, l'hallucination commence par une seule image qui grandit, se développe et finit par couvrir la réalité objective. Dans ce dernier cas, on peut très bien penser à autre chose, en même temps. La volonté, croit Flaubert, peut beaucoup sur les hallucinations: „J'ai essayé à m'en donner, écrit-il, sans y réussir. — Mais très souvent, et le plus souvent je m'en suis débarrassé à force de volonté“⁹¹.

Dans l'hallucination artistique, au contraire, il y a joie. C'est quelque chose qui entre dans l'esprit de l'artiste. Le tableau n'y est pas bien limité, quelque précis qu'il soit. „Ainsi je vois parfaitement, écrit-il, un meuble, une figure, un coin de paysage. Mais cela flotte, cela est suspendu, ça se trouve je ne sais où. Ça existe seul et sans rapport avec le reste, tandis que dans la réalité, quand je regarde un fauteuil ou un arbre, je vois en même temps les autres meubles de ma chambre, les autres arbres du jardin, ou tout au moins je perçois vaguement qu'ils existent“⁹². L'hallucination artistique, d'autre part, demande une concentration. Elle ne peut porter sur un grand espace, se mouvoir dans un cadre très large, car on tombe alors dans la rêverie, L'apparition artistique fait disparaître la réalité ambiante. On appartient exclusivement à cette apparition. Dans l'hallucination pure, au contraire, on peut voir très bien une image fautive d'un oeil et les objets vrais de l'autre. Et c'est là un vrai supplice.

La nouvelle correspondance présente également l'opinion de Flaubert sur presque toutes les oeuvres de Taine. Ainsi, les „Nouveaux Essais de critique“ sont, selon lui, une oeuvre bien réussie. L'article consacré à „Terre et Ciel“ de J. Reynaud et une analyse du Bouddhisme sont les deux chefs d'oeuvre du volume. De même Taine y a porté un jugement définitif sur l'oeuvre de Balzac. Mais c'est le Voyage en Italie qui est, selon Flaubert, un vrai chef d'oeuvre de Taine. „Jamais, je crois, écrit-il à son auteur. Vous n'avez été plus Vous. Ceux qui veulent connaître l'auteur nommé Taine n'ont qu'à le lire. On le trouve là avec toutes

⁹¹ *Corr.*, t. II, p. 95.

⁹² *Corr.*, t. II, p. 96.

ses qualités qui me semblent grossies⁹³. Il y admire les descriptions de tableaux si bien mêlées à la morale et à l'histoire. Il est également enchanté de Ravenne, de l'art byzantin et de Constantinople. Il ne regrette qu'un petit nombre de paysages. Par contre, tout ce que Taine a écrit sur Giotto et sur Saint François, il le trouve charmant et fort. Les idées soutenues par Taine que la révolution était une affaire non de race, mais d'intérêts et d'idées, la nouvelle classe moyenne entraînant le peuple tout entier, Flaubert les approuve en entier. Mais le vrai chef d'oeuvre du volume c'est le chapitre consacré à Venise. Flaubert était d'autant plus enchanté de ces descriptions qu'il y découvrait tout ce qu'il avait senti lui-même pendant son séjour à Venise.

L'opinion de Flaubert sur „Vie et opinions de M. Frédéric Thomas Graindorge“ est aussi positive. Cette oeuvre, d'ailleurs, lui était sympathique car son nom y revient à plusieurs reprises.

Le plus important, tout de même, est le jugement de Flaubert sur „L'Idéal dans l'Art“ de Taine, car connaître ses opinions sur cette oeuvre c'est connaître ses propres opinions sur l'art⁹⁴. Tout en admirant Taine comme écrivain, il fait quelques réserves sur sa critique. Il lui en veut de ne pas avoir assez tenu compte de l'art en soi. „Si tout s'explique par le milieu, par la physiologie et l'histoire, lui écrit-il, dites-moi pour quoi dans cette même tribune la Vierge au Chardonnet est si belle et attirante et le Saint Jean au désert si froid, ennuyeux, désagréable enfin“⁹⁵. L'idée de Taine, à savoir qu'une oeuvre n'avait d'importance que comme document historique, l'avait toujours révolté. Cependant, selon lui, une oeuvre n'a d'importance qu'en vertu de son éternité, c'est-à-dire plus elle représente l'humanité de tous les temps, plus elle est belle. Le moyen d'être idéal c'est de faire vrai, et on ne peut faire vrai qu'en choisissant et en exagérant. Il s'agit seulement d'exagérer harmonieusement.

⁹³ *Corr.*, t. II, p. 86.

⁹⁴ „Vous n'aurez pas de moi de longs compliments, écrit-il à Taine, parce que, comme ces idées sont les miennes, ce serait me louer moi-même“. *Corr.*, t. II, p. 117.

⁹⁵ *Corr.*, t. II, p. 88.

Le jugement de Flaubert sur la „Philosophie de l'Art dans les Pays Bas, que Taine lui avait dédiée est aussi positif. Avant tout il savait gré à l'auteur d'avoir remis Rubens à sa place. La psychologie de Rembrandt et la description des grandes fêtes flamandes étaient, elles aussi, d'un grand maître. Ce livre, au surplus, est une des meilleures démonstrations du système de Taine. Quant à „De l'Intelligence“ Flaubert n'écrit, pour la juger, qu'une seule phrase: „Dans vingt-cinq ans on Vous enseignera dans les collèges“⁹⁶.

Les lettres aux femmes tiennent, elles aussi, une très large place dans la nouvelle correspondance de Flaubert. Elles s'entrelacent sans cesse entre les lettres adressées aux hommes. On y retrouve les lettres aux correspondantes déjà connues comme George Sand, Mme Roger Des Genettes, Louise Colet. Mais la correspondance publiée en 1954 nous révèle aussi des noms nouveaux. Ce sont ceux d'Henriette Collier et de Mme Brainne.

Les lettres à George Sand, bien qu'au nombre considérable (90) n'apportent rien de nouveau pour connaître l'amitié de Flaubert pour l'auteur de la „Petite Fadette“. Tout au plus elles confirment l'amitié sincère et profonde qui unissait les deux écrivains. On peut dire la même chose des lettres adressées à Mme Roger Des Genettes. Cette amitié née dans le salon de la Muse lui est restée fidèle jusqu'aux derniers jours de sa vie.

Il en est autrement de Louise Colet.

Il est vrai que la nouvelle correspondance n'apporte qu'une seule lettre à la Muse, mais c'est une lettre des plus importantes. „Je suis heureux, écrivait en 1924 M. Bellendy, de pouvoir dire de Flaubert qui n'aimait pas A. de Musset, qu'il s'est conduit à son égard en parfait galant homme, et a écrit à Louise Colet une très longue lettre pour la détourner de livrer à l'impression des diatribes contre l'auteur: „On ne badine pas avec l'amour, qui voulait badiner un peu. Cette lettre est encore inédite. Le jour où elle sera publiée, l'autorité de Flaubert en sera grandie en-

⁹⁶ *Corr.*, t. II, p. 230.

core⁹⁷. C'est cette lettre précisément tant désirée par M. Bellendy qu'apporte la nouvelle correspondance. Son intérêt est triple. Elle révèle, en premier lieu, l'opinion de Flaubert sur la „Servante“ de Louise Colet. Cette opinion est entièrement négative. C'est une oeuvre, selon lui, faible, et ennuyeuse. L'esthétique en est complètement absente. Les caractères sont faits sans art. Mais le plus grand défaut de l'oeuvre est d'insulter Musset, et Flaubert, qui n'aimait point Musset, comme le remarque M. Bellendy, prend sa défense contre la Muse. Musset, reproche-t-il à la Muse, ne lui a point nui. Pourquoi donc le ridiculiser. D'ailleurs l'oeuvre littéraire n'est point faite pour ridiculiser l'homme dans l'écrivain. L'oeuvre est impossible à publier-telle est la conclusion de Flaubert. Il faut la changer, changer avant tout le caractère de Lyonnell. Pour qu'il ne ressemble pas à Musset, il faut en faire un poète catholique. Par là enfin, cette lettre écrite le 10 janvier 1854 explique la lettre du 13 janvier. Jusqu'ici la lettre du 13 janvier était difficile à comprendre. Flaubert s'y excuse d'avoir écrit une lettre très dure. De quelles duretés s'agissait-il? — De critiquer trop sévèrement la „Servante“ et de prendre le parti de Musset.

On trouve de même une seule lettre à Mlle Amélie Bosquet. Mais celle-ci, par contre, est des moins importantes. Flaubert y rapporte en détails la conversation qu'il a eue avec Chojecki sur la publications du roman de Mlle Bosquet. Mais la nouvelle correspondance fait mieux. Elle apporte une information sur laquelle l'ancienne se taisait. Il s'agit de la rupture des deux amis. Comme on le sait, en 1869, les deux amis qui étaient liés d'une amitié de quinze ans ont rompu définitivement. Leur correspondance, jusqu'ici bien animée, s'arrêta. La cause en était bien mystérieuse. Seul Félix Frank, ami de Flaubert et de Mlle Bosquet, était sûr de savoir pourquoi cette correspondance s'était interrompue⁹⁸. Mlle Bosquet avait selon lui, critiqué sévèrement

⁹⁷ Hélène Frejlich, op. cit. p. 139.

⁹⁸ F. Frank, *Gustave Flaubert d'après des documents intimes et inédits*. Extrait de la „Revue Générale“, n° du 1^{er} mai 1887.

„L'Education Sentimentale“. Cette critique avait été publiée. Or Flaubert, trouva hostile ce procédé entre amis. Un ami, selon lui, ne critique pas publiquement. Les biographes de Flaubert, malgré les recherches fiévreuses, ne réussirent pas à découvrir la cause de cette rupture. Ils finirent par admettre l'explication donnée par Félix Frank. La nouvelle correspondance, il faut le dire à l'honneur de Félix Frank, confirme entièrement son opinion. Le 14 décembre 1869, Flaubert sans nommer Mlle Bosquet écrit à Alfred Darcel: „Il en est un de notre connaissance intime que j'ai servi le plus possible, pour qui j'ai couru, que j'ai même défendu contre Vous et qui a jugé à propos: 1^o de m'écrire deux lettres fort aigres où il n'est pas plus question d'art que de géométrie, et 2^o de me vitupérer violemment dans la „Voix des Femmes“. Mais le „Sacerdoce“ avant tout, que l'ombre d'Eugénie Niboyet la bénisse“⁹⁹. Qui aurait encore des doutes de qui s'agissait-il, la lettre à George Sand du 17 décembre les dissiperait entièrement. „Une amie, Mlle Bosquet, y lisons-nous (qui a reçu de moi de vrais services) m'a écrit deux lettres fort aigres, et la seconde était accompagnée d'un article dans la „Voix des Femmes“, où elle me déchire en pleine. J'aime mieux la conduite de Saint-Victor, qui au moins, lui, s'abstient“¹⁰⁰.

L'album d'autographes de Louise Colet fut pour Flaubert une occasion d'écrire huit lettres à Henriette Collier. Il la chargeait, sur la prière de la Muse, de vendre avantageusement cet album, à Londres où elle séjournait avec son père.

Henriette Collier, fille de Henri Collier, attaché naval à l'Ambassade britannique passait ses vacances à Trouville avec sa famille. C'est là que des relations d'amitié se nouèrent avec les Flaubert et les enfants; Gertrude, Henriette et Herbert Collier, Gustave et Caroline Flaubert devinrent intimes. Henriette éprouva pour Gustave un tendre sentiment partagé qui inspira un épisode des „Mémoires d'un fou“ et un passage d'une lettre à Louise Colet¹⁰¹. Les lettres de Flaubert à Henriette Collier, toutes datées

⁹⁹ *Corr.*, t. II, p. 208.

¹⁰⁰ *Corr.*, t. II, p. 211.

¹⁰¹ *Corr.*, t. I, p. 332.

de la fin de 1851 et du début de 1852, sont débordantes d'amitié et de tendresse. Les souvenirs d'enfance et de jeunesse, souvenirs de Trouville se pressent sous sa plume. „Que n'êtes-Vous encore au Rond-Point. — lisons nous-dans une des lettres: Comme j'irais Vous voir, et quel bon après-midi nous passerions ensemble, Vous couchée sur votre petit lit de fer, près de la fenêtre, la tête posée sur votre oreiller rose, et moi sur une chaise à vos côtés. Si Vous saviez, Henriette, combien ce temps-là me revient souvent en mémoire et avec quelle triste douceur. Hier encore, j'ai passé en voiture devant vos fenêtres, le temps affreux qu'il faisait: la pluie ruisselait sur vos carreaux. Je me suis penché en dehors de la portière pour regarder votre maison¹⁰². Ces lettres sont également pleines de rêves inaccomplis, de mélancolie, de plainte. Flaubert y ouvre son coeur. Il a cette certitude d'être compris entièrement de quelqu'un qui sent et pense comme lui. Tout seul à Croisset et triste de tristesse d'automne il écrit: „A mesure qu'on vieillit, le coeur se dépouille, comme les arbres. Rien ne résiste à certains coups de vent; chaque jour qui vient nous arrache quelques feuilles, sans compter les orages qui d'un coup cassent plusieurs branches. Et toute cette verdure-là ne repousse pas, comme l'arbre au printemps“¹⁰³.

En souvenir des jours passés à Trouville, Henriette envoie à Gustave un carré de filet de coton dont il orne la petite table auprès de son divan. Et quinze jours plus tard c'est son portrait qui rejoint Croisset. Flaubert l'a mis à côté de sa cheminée, au-dessus de la place où il s'asseyait pour fumer et pour penser. En la remerciant de ce cadeau, il lui écrivait: „Vous allez, chère Henriette, devenir un des hôtes de ma vie silencieuse. Votre visage que j'aimais tant va me regarder toute l'année“¹⁰⁴.

La nouvelle correspondance, pour en finir l'analyse, détruit la légende d'un seul et unique amour de Flaubert formée autour

¹⁰² *Corr.*, t. I, p. 143.

¹⁰³ *Corr.*, t. I, p. 151.

¹⁰⁴ *Corr.*, t. I, p. 155.

de sa personne¹⁰⁵. Les lettres à Mme Brainne jusqu'ici inédites montrent sous un badinage léger un attachement profond et dévoué que l'auteur de *Salammbô* ne charchait point à dissimuler¹⁰⁶.

Mme Brainne était la fille de H. Rivoire, ancien directeur du *Mémorial de Rouen*. Elle était fort belle. Devenue veuve elle venait souvent chez sa soeur, Mme Lapierre. C'est là que Flaubert la connut. Elle fit d'un coup, sur l'ermite de Croisset, une impression très forte. „Votre souvenir, lui écrit-il un peu plus tard, m'accompagne, me charme et me persécute“¹⁰⁷. Bientôt il la fait compter parmi ses intimes et l'invite dans son ermitage de Croisset, où l'accès à Louise Colet fut interdit. Tout en regrettant de la rencontrer si tard, il se met à rêver de ses visites à Croisset comme à une chose fort douce et fort séduisante. Il ne tarde pas à lui avouer son amour. Dans une de ses lettres il lui écrit: „Je n'ai rien du tout à Vous dire, sinon que je Vous aime“.

Telles sont les informations et les indications apportées par la nouvelle correspondance. Il est hors de doute que la connaissance de Flaubert, homme et écrivain, en tire son bénéfice. Bien sûr, la figure de Flaubert telle que nous l'avons connue d'après la correspondance déjà publiée, n'est point modifiée dans ses traits essentiels. Le même ennemi de la bêtise bourgeoise, le même solitaire de Croisset, le même martyr du style s'y révèle à chaque page. Mais les onze cent lettres récemment réunies précisent bien des détails du plus grand intérêt sur la vie de Flaubert. Souvent, même en dévoilant les faits secondaires de sa vie

¹⁰⁵ Hélène Frejlich écrit: „Ayant échoué, Flaubert ne chercha plus, après la Muse, de se faire comprendre du côté des femmes“. op. cit. p. 167. Et chez Faguet nous lisons „On peut la (aventure avec Louise Colet) considérer comme ayant été la seule histoire sentimentale de quelque importance dans la vie de Flaubert“. *Flaubert*, Paris 1899, p. 11.

¹⁰⁶ Duñesnil qui ne connaissait pas les lettres de Flaubert à Mme Brainne, attribuait à Jeanne de Tourbey les sentiments qu'il a eus pour Mme Brainne. Il écrit „Mais ce sauvage, reclus en sa maison de Croisset et si désenchanté, avait pourtant un imprérieux besoin de tendresse féminine, à défaut d'amour... C'est peut-être l'une et l'autre que lui donna Jeanne de Tourbey „la Dame aux violettes“. *Flaubert*, Paris 1947, p. 190.

¹⁰⁷ *Corr.*, t. II, p. 272.

et de sa conduite dans telle ou telle situation, elles aident à nuancer de façon considérable l'idée déjà formée sur lui. Ainsi apprend-on, dans toute sa plénitude, son dévouement sans limites dans l'amitié, son attachement désintéressé et émouvant à sa nièce Caroline. On suit, jour par jour, sa noble conduite dans l'affaire des Commanville et les débats de sa conscience qui lui font refuser puis accepter la place de bibliothécaire hors cadre, dans la Mazarine. On observe également, chez lui, un besoin de tendresse féminine, un besoin d'amour, mais d'amour lointain que révèlent les lettres à Mme Brainne. Enfin, ses méthodes de travail, ses opinions artistiques et littéraires, ses scrupules littéraires sont mieux éclaircis par cette publication que par aucune autre. Il semble que tous ces détails sont un stimulant suffisant pour que les études sur Flaubert, d'ailleurs jamais éteintes, puissent renaître et apporter de nouvelles lumières sur un écrivain à qui la critique accorde dans l'histoire des lettres une place de premier ordre.

BIBLIOGRAPHIE

Flaubert Gustave, *Correspondance*, Paris 1926—1930.

Flaubert Gustave, *Correspondance, Supplément*, Paris 1954.

Bourget Paul, *Essais de psychologie contemporaine*, Paris.

Descharmes René, *Gustave Flaubert*, Paris 1947.

Descharmes René et Dumesnil René, *Autour de Flaubert*, Paris 1912.

Dumesnil René, *Gustave Flaubert, l'homme et l'oeuvre*. Paris 1947.

Faguet, *Flaubert*, Paris 1899.

Frejlich Héléne, *Flaubert d'après sa correspondance*, Paris 1933.

La Varende, *Flaubert par lui-même*, Paris 1955.

Bertrand Louis, *La Riviera que j'ai connue*, „Revue des Deux Mondes” 1-er novembre, 1932.

Frank Felix, *Gustave Flaubert d'après des documents intimes et inédits*, „La Revue Générale”, 1-er mai, 1887.